

MADAME DE POMPADOUR.



MADAME DE POMPADOUR.

L'HISTOIRE LA MARQUISE

POMPADOUR

TRABUITE DE L'ANGLOIS.

PREMIÈRE PARTIE



aux dépens de S. Hooper, à la tète de Céler. A LONDRES,

M DCC LIX

LHISTOIRL

± a see , see ,

SETUDIAL AL PRACATA

RUDADATED DE

- water work of the contract o

PLENTER PARTIE.

Production of the Production o

A LONDRES.

MELL DOG M

B 學 L



L'HISTOIRE

e had an about my La Musick the

MADAME LA MARQUISE

Le Per de bigo et lèbre perfonne étais

DE POMPADOUR.

外命体 外命法 外命法 外命法 外命法

Première Partie.

de quen elega Hi repartir non po

Histoire d'une personne qui a joué & qui joue encore dans le monde un rolle aussi distingué que Mada-

me de Pompadour, a été regardé, depuis longtems, comme un des principaux objets de la curiosité. C'est pour la satisfaire, en quelque saçon, que cette brochure se présente au Public. On n'y a A 2 point point fait les frais d'un ennuieux préambule pour prévenir les Lecteurs en fa faveur. C'est à la manière dont le dessein est éxécuté, à fixer le degré d'estime qu'elle mérite.

Le Père de cette célèbre personne étoit boucher aux Invalides & se nommoit Poisson. Peu de tems après son mariage, il sur mis en justice pour cause de viol; mais il eut le bonheur de se dérober à ses rigueurs en prenant la suite: Il ne sur pendu qu'en essigie. Il resta hors du Rosaume jusqu'à ce que par l'entremise de Madame de Pompadour, ou, du moins, en sa considération il lui sut permis d'y rentrer.

Sa Mère qui étoit une des plus belles femmes qu'il y eut en France, ne s'abandonna point, en l'absence de son mari, à une vaine & inutile tristesse. Elle chercha à se consoler de sa perte, dans les bras de deux amants déclarés dont tout Paris savoit qu'ils l'entrerenoient. Ces deux amants étoient Mr. Paris de Montmartel & Mr. le Normant de Tournean, emploiés tous deux dans les revenus de l'Erat. Quand une semme est capable d'agréer

d'agréer les services de deux hommes à la fois, il est difficile d'imaginer qu'elle se fasse un scrupule d'en mettre plusieurs dans sa considence. Aussi dit on que Madame Poisson ne sur rien moins qu'avare de ses saveurs.

Pendant l'éloignement de son mari, elle accoucha d'une fille qui est aujourd'hui la fameuse Madame de Pompadour. Quelque compte qu'elle eut voulu faire, il ne lui auroit pas été possible de faire passer cet enfant pour un ouvrage de son mari. Messieurs Paris & le Normant prétendirent tous les deux à l'honneur d'en être les Péres. Quoiqu'ils sussent connus pour être ses galants, des recherches un peusoigneuses les auroit peut etre privés l'un & l'autre de l'honneur auquel ils aspiroient.

Cependant Madame Poisson donna ici la préférence à Mr. le Normant; & il semble qu'elle ne le fit pas sans de très bonnes raisons. Elle lui fit accroire qu'il étoit le vrai père de cet enfant; & la preuve qu'il en sut persuadé, est, qu'il se chargea avec joie de tous les soins que la

A 3

qualité de père lui imposoit. Elevée sous fes yeux & fous fa direction, on ne négligea rien de tout ce qui pouvoit lui donner la plus belle & la plus parfaite éducation. La danse, la musique & la peinture l'occupérent tour à tour. Elle y montra toujours des talens supérieurs & ses graces ajouroient infiniment à ce que ces beaux Arts ont de séduifant. n'avoir jamais rien vu de plus aimable que sa personne ni de plus charmant que la vivacité de son naturel. Quand même Mr. le Normant n'auroit pas éte prévenu de l'idée qu'elle étoit sa fille, sa beauté, la peine mème qu'il se donnoit à la former &, surtout, les succès brillants qui couronnoient cette peine, n'auroient pas manqué de lui inspirer des sentimens pour elle. Sa tendresse s'accrut à un tel degré qu'il songea de bonne heure à la placer, & d'une façon, qui ne permit point de dourer, qu'il en faisoit autant de cas, que si elle eut été sa fille légitime.

Ses charmes naissants lui firent faire bien des conquètes & le jeune le Normant d'Estiolles, neveu de celui qui joue ici le personnage de père, se trouva de

ce nombre. Le libre accès & les liaifons intimes qu'il avoit dans la maison d'un si proche parent, lui procurèrent très souvent le plaisir de voir la jeune Poisson. Il ne la vit pas impunément. Les attraits séduifants qui brilloient dans cette beauté à la première fleur de son printems; les graces répandues sur sa personne & les perfections qu'elle avoit puisées dans la plus belle éducation possible, captivérent bientot son coeur & lui firent perdre sa liberté. Comme ses vues n'avoient rien que d'honnète, il ne lui fallut pas de grands efforts pour s'en ou-vrir à son oncle, quoiqu'il désespérat d'obtenir jamais le consentement de son père, pour un mariage contre lequel il y avoir tant d'objections à faire.

Le tendre amour de l'oncle pour la jeune Poisson, le fit bientot passer, pour ce qui le regardoit, sur toutes les discultés qui sembloient s'opposer à la passion & aux vues du neveu. Il ne s'agissoit donc plus que de gagner le pére du jeune homme; Mais, comment s'y prendre? La chose n'étoit, assurément, pas facile. Cependant on en vint à bout. Les of-

fres de Mr. le Normant qui promit de donner d'abord la moitié de ses biens au jeune époux & de lui en laisser l'autre moitié après sa mort, inspirérent au père le parti qu'il devoit prendre. Il craignit que ces avantages ne passassent avec la sille en question, dans une autre famille; & cette crainte jointe aux vives instances, aux sollicitations pressantes de son sils, sit qu'il écouta & qu'il accepta la proposition. Ainsi ce jeune couple sut uni par les liens du mariage; & voila Mademoiselle Poisson devenue Madame d'Estiolles.

Il ne paroit pas, qu'on ait trop confulté fon coeur dans toute cette affaire. Mr. le Normant d'Eftiolles n'avoir rien de revenant. Il étoit petit & sa figure asses malheureusement tournée ne pouvoit guères en imposer. Cependant, s'il est des qualirés qui puissent remplir dans un homme le vuide d'un mérite personel, & faire impression sur le coeur d'une fille, il est sur qu'il avoit sujet d'espérer de s'en Chès lui la qualité de mari rendre maitre. ne fit aucun tort à celle d'amant. Ses biens étoient considérables & le mettoient en état de faire de grosses dépenses: Il n'épargna n'épargna rien, ni en parures ni en divertissements, pour prouver à son épouse jusqu'à quel point il l'aimoit. Quoique ses charmes sussent plus que sussifiants pour inspirer de la jalousie à un amant, mais surtout, à un mari amoureux & fait comme lui; il lui accorda pourtant toute la liberté qu'elle pouvoit désirer. Il eut soin de rassembler & d'entretenir dans sa maison, la plus belle compagnie qu'il y eut dans tout Paris; compagnie dont elle sit toujours le principal ornement, tant par sa gaité naturelle que par les charmes de sa beauté.

Parmi le grand nombre de personnes qui fréquentoient assidument la maison, il y en avoit plusieurs qui y étoient attirés par des vues sormées sur Madame. Les moeurs galantes des François & la vivacité de Madame d'Estiolles, qui n'étoit pas une semme à rebuter personne, leur permirent bientot de se déclarer, & ils ne se refusérent pas longtems au plaisir de la faire connoître & de dévoiler ses sentiments.

A 5

s remove the proper concepts and the

I

H

n

De

- De ce nombre étoit l'Abbé Bernis, aujourd'hui Ministre d'Erat & qui se verra b entot décoré du chapeau rouge. On ne fauroit douter que son amour pour cette Dame, n'ait jetté les premiers fondements de sa fortune; Car, quoiqu'elle ne jugeat pas à propos d'y répondre de la façon qu'il auroit souhaité; elle en conferva toujours un souvenir reconnoissant lors qu'elle fut montée au faite de la puiffance. C'est elle qui le fit nommer Ambassadeur auprès de la république de Venise: C'est sa faveur qui l'a placé au rang où il se trouve. Il étoit sorti d'une famille inconnue du pont St. Esprit petire ville du Languedoc sur les frontières du Venaissin. Il ne se fit d'abord connoitre que par quelques pièces de poésie dont la plupart étoient à la louange de sa belle Madame d'Estiolles. Quoiqu'on y trouve une aisance & une naïveté qui les fait lire avec plaisir, il est pourrant sur qu'elles ne lui auroient jamais procuré une place parmi les quarante, si sa protectrice ne Mais fi ses talents pour s'en fur mélée. la poésie n'étoient pas supérieurs, il en avoit encore moins pour les affaires. Le monde n'a point encore pu pardonner à

neur

Madame de Pompadour l'avancement trop rapide de son ancien galant, parceque s'il est facile de faire un Ministre, rien n'est plus difficile que de faire un homme d'Etat. Quoiqu'il en soit, lui & bien d'autres soupirérent pour une personne que la bon-homie de son mari ne génoit en aucune façon; mais lui & ses rivaux foupirérent envain. Le monde qui, depuis qu'elle a su gagner la faveur du Roi, ne l'a nullement épargné dans les portraits qu'il en a faits, est forcé d'avouer, quelque grande que soir sa malice, qu'avant cette heureuse chute, elle ne se permit jamais rien de contraire à la fidélité qu'elle devoit à son Epoux, & qu'elle en resta toujours dans les bornes d'une simple galanterie.

Il est vrai, elle ne renvoia jamais un amant tout à fait à vuide; mais les petites faveurs qu'elle accordoit n'étoient pas de conséquence. Elle répondoit toujours à ceux qui étoient les plus pressants, "qu'il n'y avoit que le Roi seul qui pur "la rendre insidèle à son mari," Cette plaisanterie qu'on ne soupçonnoit pas devoir se réaliser & qui fait tant d'hon-

neur au proverbe italien: Veux tu devenir Pape, persuade toi que tu le deviendras; faisoit rire tous ceux qui l'entendoient.

On ne voioit dans cela que du badinage; mais les mesures qu'elle prenoit n'en étoient pas moins sérieuses. vouloit au Roi, & la résolution étoit prise de ne rien oublier de ce qui pouvoit lui en faciliter la conquète. La chasse étoit, comme on fait, un des plus grands divertissemens du Roi. Elle fit connoitre à son mari le penchant qu'elle sentoit pour ce plaisir, & il fur bien éloigné d'y opposer la moindre remontrance. Elle se fit faire un habit dans ce gout fin & exquis qu'on admira toujours en elle, & tout fut préparé pour atteindre le but qu'elle s'étoit fixé. Elle accompagna le Roi dans toutes ses parties de chasse, non pas comme appartenant à sa suite, mais en qualité de spectatrice.

Elle prit à tache de croiser le Roi & de le rencontrer le plus souvent possible; Mais elle eu la mortification de voir que toutes ses démarches furent vaines & toutes ses avances inutiles. Elle étoit trop

trop facile à distinguer: sa taille, sa figure donnoient trop dans la vue, pour que le Roi passat si souvent à coté d'elle sans la remarquer. En effet, il la remarqua: il lui demanda même qui elle étoit; mais ce sut sans laisser entrevoir aucun amour ni aucun désir.

Elle n'échappa pourtant pas à la vue perçante d'une rivale qui s'étoit tellement emparée du coeur du Roi qu'il étoit alors inaccessible aux impressions de toute aurre belle. Certe rivale étoit Madame de Mailly, une fille de la Marquise de Nesle. Elle avoir observé que Madame d'Estiolles étoit de toutes les chasses, que ses vues étoient dirigées vers le Roi, & qu'elle cherchoit toujours à étaler ses charmes à ses yeux. Elle prit ombrage de ce que le Roi avoit demandé après elle; &, pour renverser d'un seul coup tous les projets qu'elle pouvoit avoir for-més & qu'elle craignoit que sa constance ne lui fit exécuter, elle prit le ton d'une favorite ulcérée. Elle lui fit fignifier qu'elle n'avoit point de meilleur parti à prendre que de s'absenter des parties de chaffe du Roi. Madame d'Estiolles qui

se sentoit trop foible pour heurter de front Madame de Mailly, se crut obligée de se conformer aux ordres accablants qu'elle en avoit reçus. De cette façon toutes ses belles prétentions s'eteignirent; au moins pour quelque tems.

On ne trouvera pas mauvais que nous remplissions le vuide qu'offre son histoire depuis ce moment là jusqu'à celui où l'affaire fut renouée, par un court récensément des amours du Roi de France. Ce point nous a paru si nécessaire pour l'intelligence du tout, que nous ne craignons pas même les reproches d'une digression, en y fixant l'attention de nos Lecteurs pour quelques momens.

Louis XV. n'avoit que quinze ans lorsqu'il épousa la Princesse Marie, fille de Stanislas Leczinsky Roi de Pologne & aujourd'hui Duc de Lorraine & de Bar. Elle avoit alors sept ans plus que lui; &, quoique ce mariage se fut fait, comme se font tous les mariages entre personnes de son rang, je veux dire, sans qu'on eut consulté ses inclinations & mème sans qu'il y eut quelqu'ombre de vraisemblance qu'elqu'elles dussent jamais le porter vers elle, il vécut longtems avec cette Princesse, en donnant le plus bel exemple de l'amour conjugal le plus parfait. La personne de la Reine n'avoit rien de séduisant. La différence d'age, quoiqu'elle ne fut pas excessive, étoit un point digne de confidération. Cependant une nombreuse fuite d'héritiers prouva affès l'union qui régnoit entr'eux, en mème tems qu'elle sembloit devoir en assurer la durée. Le Roi, que le Cardinal de Fleury avoit élévé dans les maximes les plus rigides de la foi conjugale, fit asses l'eloge de son maitre en s'y tenant scrupuleusement atraché. La courume s'y joignit & acheva ce que le devoir avoit commencé. D'ailleurs la Reine possédoit mile belles qualités, qui étoient plus que suffisantes, pour couvrir les légers défauts personels qu'on pouvoit y rencontrer.

Il y a apparence que le Roi fut longtems sans concevoir la moindre idée qui lui fut désavorable. Quelques courtisans indiscrets, assès laches pour oser espérer des vices d'un Roi ce qu'ils croioient ne pas pouvoir attendre de ses vertus; es saiérent

saiérent de le surprendre. L'indignation dont il para leurs démarches, les chargea de confusion. Un d'entr'eux lui fésoit un jour l'éloge des charmes d'une certaine Dame de la Cour, dans l'intention de lui inspirer des sentiments pour elle. Le Roi lui répondir: Quoi? la trouves vous plus belle que la Reine? Cette réponse inarrendue le déconcerra: Il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. Une pareille constance n'étoit pas faite pour tenir toujours, contre la dangereuse force de l'exemple, au milieu d'une Cour corrompue. Cependant dix ou douze années s'écoulèrent, sans qu'on remarquat aucun dégout dans le Roi ni aucun penchant à la débauche.

On dit que l'age & les nombreuses couches apportérent à la Reine une froideur ou une indiférence dont l'amour ne s'accomodoit pas. La disproportion des années commença à se faire sentir de plus en plus. Mais, à voir l'estime que le Roi avoit pour elle, estime justement due soit qu'il la considérat comme la Mère d'un nombre d'ensants chéris, soit qu'il sit attrention à son excellent caractère &

à sa pieté sincère, on imagine aiscment que ce ne sut pas sans combats & sans une répugnance extrème, qu'il songea à se départir de ce qu'il lui devoit. Mais dès qu'une sois il eut franchi les barrières qui l'arrètoient, semblable à un fleuve qui déborde, il se répandit dans tous les champs de la volupté.

Cependant, quoique éloigné de la Reine il conserva toujours pour elle l'estime la plus parfaite. Il est vrai, que sa modération, ne lui permettoit que rarement de demander quelque grace, mais quoi qu'elle demandat, tout lui étoit accordé sur le champ & de la manière du monde la plus flatteuse. Sa conduite l'avoit rendue chère aux peuples: elle lui avoit mème aquis l'amour de la Cour, où il n'est que trop rare, de voir rendre à la vertu, la justice qu'elle mérite.

Lorsque le Roi commenca à se laisser aller à ses inclinations; qu'en découvrant ses voluptueux désirs, il prit le ton d'un Maitre qui veut ètre obei; le Cardinal de Fleury en sut bientot informé. Cet habile courtisan connoissoit trop le monde

e e il & le caractère de son éléve, pour croire qu'il voulut se faire violence, dans un point, où il est si peu d'hommes qui puis fent souffrir la contrainte. Il auroit souhaité, sans doute, que les choses eussent été autrement; Mais il crut que la raison lui ordonnnoit, en ce cas, de flèchir & de montrer même sous main, l'objet vers lequel devoient se porter les désirs du Roi. Comme il ne s'étoit point encore fixé & que ses inclinations vagues, tendoient au fexe en géneral, il pensa que la plus facile, seroit celle dont le Roi s'accommoderoit le mieux. C'est ce qui lui sit dire: He! bien donc, qu'on fasse venir la Mailly. Cela fut éxécuté. On chercha la Mailly: on la trouva; elle vint. Peu de Dames à la Cour de France se seroient défendu d'accepter le mouchoir ou, plutot, de ne pas se le disputer.

Le Roi la trouva si fort de son gout qu'il s'y tint longtems attaché; & assurément, elle le méritoit. Jamais maitresse d'un Roi ne tira moins de profit qu'elle de son amant. Elle étoit généreuse jusqu'à l'excès. Elle ne demanda jamais rien pour elle mèrne. C'étoir toujours sur les autres

autres que couloient les graces dont elle étoit le canal. Charitable, douce, affable & obligeante, on peut dire que le nombre de ses vertus effaçoient entièrement la tache qu'elle avoit faite à son honneur.

Loin qu'elle fongeat à le dépouiller, ce fut toujours avec une forte de violence qu'elle reçut les petits présents que le Roi lui faisoit. Un jour que le Roi lui envoia une paire de chandeliers d'or, elle se prit à rire & dit, que sa Majesté n'auroir pas du oublier les mouchettes. Chacun trouvera dans ces paroles, un badinage spirituel, bien éloigné de l'esprit d'avarice. Quand le Roi cessa de la voir, elle se jetta dans la dévotion, mourut dans un couvent & y mourut sans pouvoir paier ses dettes. Tant elle avoit peu recueilsi de fruits, d'un champ qui lui offroit de si riches moissons.

u

iè

ut

é-Ne

lle

en

les

res

Le Roi ne la quitta, que pour se jetter dans les bras d'une de ses soeurs. Elles étoient cinq, toutes filles de la Marquise de Nesle, je veux dire: Mesdames de Lauragais, de Mailly, de Vintimille, la B 2 Tour-

Tournelle & de Flavacourt. Elles furent toutes ses maitresses ou successivement ou en mème tems, excepté Madame de Flavacourt, la plus belle de toutes & pour laquelle le Roi avoit de très grandes inclinations. Son mari la retint dans l'or-Il eut l'impolitesse de lui dire. qu'elle pouvoit, si elle jugeoit à propos, lui jouer une infidelite; mais qu'il n'étoit aucun Roi au monde, qui put l'empècher de lui bruler la cervelle, si elle s'avisoit de le faire. Cette petite exception n'empécha pas le vieux Marquis de Nesle leur père, de dire un jour, que, "puisque le Roi avoit eu affaire à toute sa famille, il ne "lui restoit plus que d'avoir affaire à lui, pour rendre l'honneur complet.

Madame de Vintimille qui fut la seconde dans les amours du Roi, en eut un fils que son mariage empécha d'être découvert.

Madame de Tournelle qui la remplaça, mourur, à ce qu'on dit, empoisonnée. Le Roi dans la grosse maladie qu'il sir à Metz, céda aux instances de son confesseur, qui lui interdisoit tout commerce avec

avec elle. Mais cette résolution forcée ne dura que jusqu'à son rétablissement. Dès qu'il commença à se remettre, il lui sit donner les plus fortes assurances d'un renouement prochain. Elle ne survécut que deux ou trois jours, à ces belles promesses. Elle sut sacrissée à l'inquiétude de certaines personnes, qui craignoient de devenir les victimes de son ressentiment, si elle r'entroit en faveur.

Quant à Madame de Lauragais, elle n'eur avec le Roi qu'un amour passager, pendant qu'elle étoit dans la confidence des intrigues amoureuses de ses soeurs. Voila donc des amours finies ou par la mort ou par le dégout qui nait de la jouissance. Le tems qui suivit de près, ne vit point le Roi livré à une maitresse particulière. Il voulut gouter les charmes de l'inconstance; & ses changements firent asses voir qu'il n'étoit ni croustilleux ni délicat dans ses choix. On lui amena des femmes de tous les états, fans en excepter même celles qu'on défigne fous le nom de grisettes. Nous nommerions ainsi ces nymphes qui n'ont souvent pour toute parure, peut être même pour tout B 3

eut

re

rce

bien, qu'un simple cotillon, un tablier raié & un mouchoir de couleur. Celui qui le servit le mieux dans ces occupations, sut le Duc de Richelieu. Il avoit un appartement à Versailles, & dans les petits soupers qu'il donna au Roi, il eut toujours soin, de lui présenter des personnes, qu'il croioit devoir lui plaire.

Il se trompa pourtant quelque sois, & l'on en a deux éxemples remarquables dans les sameuses Mesdames de la Popelinière & de Portail. Le Roi ne les toucha point. La première lui parut trop affectée, quoiqu'elle eut beaucoup d'esprit. Dans l'autre, quoique très belle, il trouva quelque chose de trop bas, & de trop bourgeois. Le contraste étoit d'autant plus grand que sa parure étoit plus riche & plus élégante. Vétue d'un simple jupon & d'un corset, peut être auroit-elle eu le bonheur de lui plaire.

Jai donné à ces dames le titre de fameuses. Ceux de mes Lecteurs qui en connoissent les raisons, me pardonneront une courte digression, en faveur de ceux qui n'en sont point encore instruits.

Ma-

Madame de la Popelinière étoit chanteuse à l'Opera. Elle fut enlévée au théatre par M. de la Popelinière Fermier géneral des Finances, homme par conséquent très riche, qui l'épousa. Elle crut, fans doute, qu'elle ne pouvoit trop se hater de le punir de la folie qu'il avoit faite: elle se livra à la galanterie. Duc de Richelieu éroit à la tète de ses nombreux favoris. Il avoit loué chès un Tapissier, un appartement attenant au sien, & il trouva moien de pratiquer, par la cheminée, une porte de communication qu'une grande platine déroboit à la vue. Une malheureuse dispute survenue entre Madame & fa servante, découvrit le pot aux roses, & le pauvre mari au lieu de cacher fa honte en dissimulant son chagrin, raconta l'histoire avec toutes ses circonstances. A Paris les rieurs sont rarement pour les époux malheureux. L'invention de la cheminée fut trouvée si belle, qu'elle attira une infinité d'éloges à Madame de la Popelinière à qui l'on en faifoit honneur. Son nom en devint si fameux qu'on le donna à toutes fortes de choses. C'étoit alors la mode d'avoir des coeffures, des jupes, des éventails &c. à la B 4 pope-

n

X

popelinière; &, je crois bien, qu'on ne manquoit pas non plus de cheminées à la popelinière.

Quant à Madame de Portail, femme du Président de ce nom, l'entretien qu'elle eut avec le Roi, quoiqu'il ne fut pas poussé aussi loin qu'elle l'auroit désiré, ce qu'elle attribuoit à l'excès d'un amour respectueux qu'elle crut lui avoir inspiré, fit naitre une avanture des plus divertissan-Comme elle étoit jolie & que, malheureusement, elle joignoit à une grande simplicité une vanité extrème; elle étoit dans la forte persuasion qu'elle avoit fait la conquète du Roi & que le défaut seul d'une occasion favorable l'avoit empéché de lui en donner des preuves convaincantes. Elle se berçoit dans cette ravissante idée, lorsqu'à un bal en masque, elle découvrit un homme qui par ses airs, sa taille & fa voix, ressembloit si fort au Roi, qu'on peut facilement lui pardonner sa méprife. Après avoir oté son masque, elle se mit à le poursuivre & à l'agacer. Cet homme, qui étoit de la Garde du Roi, la connoissoit très bien : il profita de son erreur. Il remporta fur elle tous les avantages

rages qu'il put désirer. Rien ne lui sur resusé. Le Coup sait, elle rentra toute en désordre dans l'assemblée, mais en mème très satissaite de l'accolade qu'elle croioit avoir reçue du Roi. Mais sa joie ne sur pas de longue durée. Le Garde du Corps qui ne se tenoit pas obligé de reconnoitre une saveur, qui ne lui étoit pas destinée, & qui trouvoit la pièce trop belle, pour ne pas la divulguer, la suivit de près dans la salle du Bal, & conta, à tout venant, sa bonne avanture. On trouvera un très joli détail de cette histoire, dans les bijoux indiscrets.

t

1-

e

it

ul

ié

n-

te

é-

fa

i,

fa

e,

er.

oi,

on

in-

Quelque tems après, la même personne fut envelopée dans une bien plus vilaine affaire. On l'accusa d'avoir, de concert avec son cuisinier & son portier, avisé aux moiens d'empoisonner son mari. Certe accusation ne fut point soumise à un éxamen rigide, dont l'issue lui auroit pu être fatale. Le mari même consentoit à étousser entièrement l'affaire. Mais Madame de Pompadour lui en vouloir. Elle ne pouvoir pas lui pardonner d'avoir nourri des vues sur le Roi. Elle prit donc parti contre elle & obtint une Lettre de

B 5

cachet, qui la renfermoir dans un cloitre, à cause des soupçons qui étoient à sa charge. L'amour se chargea de son élargissement.

Il y avoit chès de Madame de Pompadour, un Marchand de vin très riche, nommé d'Arboulin. Il avoit été amoureux de Madame de Portail avant son malheur. Il crut que son état présent, la rendroir plus favorable à fa passion, qu'elle ne l'avoit été dans ses beaux jours. C'est ce qui l'engagea à emploier son crédit auprès de Madame de Pompadour, qui, satisfaite de son triomphe, ne vosoit plus rien de redoutable dans une pauvre femme ainsi terrassée. Elle obtint encore la liberté de Madame de Portail, qui séparée ensuite, de son époux, recompensa les bons services de son libérateur, en vivant publiquement avec lui.

Telles étoient les deux personnes qui eurent, & l'honneur d'être présentées au Roi, & la mortification d'en être refusées. Quand il eut ainsi taté de tout, en voltigeant, pendant quelque tems, d'objet en objet, il conçut un dégout subit pour ces sortes de petites courses amoureuses. Il

trouvoit que, bien loin de donner de la vivacité à ses plaisirs, elles ne faisoient que les corrompre. Un soir, qu'il alloit se mettre au lit, il s'en ouvrit à Binet son valet de chambre du jour. Il lui sit connoitre, qu'il étoit las, de voir tous les jours de nouveaux visages, sans pouvoir trouver une seule personne digne de le fixer. Il lui demanda: s'il n'en connoissoir aucune, qui put répondre à ses désirs & qui eut assès de mérite, pour l'enlever à l'inquiétude dégourante du changement.

1-

e,

1-

n

la

1-

S.

é+ r,

II

re

0-

n,

n-

/i-

wi

au

es.

ol-

en

ces

11

ou-

Biner charmé de la confidence que lui faisoit le Roi, l'assura qu'il connoissoit une personne, qui ne manqueroit pas de lui plaire; que cette personne étoit sa parente & qu'elle avoit toujours nourri les plus rendres fentiments, pour la personne de sa Majesté. Cette réponse échaussa la curiosité du Roi: il lui demanda qui éroit cette personne? Et qui auroit-ce pu ètre que Madame d'Estiolles, aujourd'hui Madame de Pompadour? Biner tacha de lui rappeler à l'esprit, qu'il l'avoit vue dans ses parties de chasse & qu'il s'étoit informé d'elle. Le Roi s'en ressouvint très Il avoua mème, qu'alors, elle lui avoir

avoit plu autant que personne puisse plaire, malgré l'attachement qui le retenoit auprès d'une autre. Il ajouta, qu'il seroit charmé d'avoir un entrerien secret avec elle & qu'il le chargeoit, de lui en ménager l'occasion. Binet chargé de ces instructions, se rendit dès le lendemain chès Madame d'Estiolles & lui sit le récit de ce qui s'étoit passé. Elle accepta la partie avec un empressement, égal à la grandeur de sa joie & tout sut réglé, sur le champ, pour passer la nuit hors de chès elle, sans que son mari en prit ombrage.

A l'heure marquée, elle se trouva au rendés vous. Le Roi passa la nuit avec elle & la renvoia le lendemain au matin, avec asses de froideur. Il sut même longtems sans en parler à Binet. On imagine bien quel dut être le chagrin du consident & le dépit de la maitresse. Après s'être reposée avec tant de consiance, sur le pouvoir de ses charmes, être réduite à croire que la jouissance, n'a fait sur le coeur du Roi, aucune impression capable de faire renaitre des désirs. Quelle disgrace!

lai-

oit

oit

na-

m-

hès

oar-

an-

r le

hès

ren-

elle

ems bien

t &

re-

oou-

oire

· du

e re-

Plus

e.

Plus d'un mois s'étoit écoulé dans cette indiférence, lorsqu'un soir, le Roi s'addressant à Biner, lui demanda en riant, ce que faisoit sa parente & ce qu'elle pensoit On devine bien quelle fur sa réponse. Il lui dit qu'elle ne s'occupoir que de sa Majesté; qu'elle ne songeoit qu'à elle; que son image étoit continuellement présente à ses yeux, jusques dans les rèves du sommeil. "Pour parler franchement, "lui dit le Roi, je craignois qu'elle ne fut "comme les autres, je veux dire livrée à l'ambition ou à l'intèret, passion bien moins noble & beaucoup plus condamnable que l'ambition. D'ailleurs je peux "bien dire qu'elle m'a plu.. Je vouplois aussi voir, quel effet produiroient sur. pelle, les marques apparentes de mon dé-"dain.

Binet étoit trop bon courtisan & l'intrigue, où son intèret personel se trouvoit engagé, lui étoit trop chère, pour ne pas donner au Roi toutes les assurances capables de rallumer sa passion & de lever tous ses doutes. Il lui sit remarquer en particulier, que l'intèret, cette vile passion des ames mercenaires, auroit d'au-

tant

tant moins d'apas pour elle, qu'elle fe trouvoit des plus à son aise. A quoi il ajouta, que toutes les apparences, le portoient à croire, qu'elle n'aimoit dans le Roi, que sa seule personne & que, toutes les aures confidérations, n'entroient pour rien dans sa passion. "Hé! bien, dir le ,Roi, si cela est, je serois fort charmé de "la revoir." La chose ne rencontra point de difficultés. Le Roi la vir; & cette feconde entrevue eut des suites bien diférentes de la première. Elle sur le captiver de façon, qu'il n'attendit qu'avec une impatience extrême, le moment qui la livreroit de nouveau à ses désirs. Dès lors il la vit toutes les nuits, jusqu'à ce qu'enfin la conquète fut achevée & qu'il ne vécut plus que pour elle.

Tout le monde croit que ces heureux fuccès furent, en partie, dus aux instructions de sa mère. Cette femme initiée dans tous les mystères de la galanterie, rompue dans le métier de l'amour, possédoir, en perfection, l'art de plaire. Ses leçons furent secondées dans sa fille, par les plus heureuses dispositions naturelles. Madame Poisson mourur peu de tems après

fe

·il

or-

le

our

r le

de

oint

fe-

ifé-

pti-

une

a li-

ors

nfin

écut

eux

tru-

iriée

erie,

offe-

Ses

par

elles.

tems

près

après avoir vu la faveur de sa fille solidement établie. Peut - ètre la trop grande joie qu'elle en eut, contribuat-elle à abrèger ses jours.

Madame d'Estiolles ne pouvoir passer tant de nuits hors de chès elle, sans que cela ne donnat de l'inquièrude à son mari. Encore moins pouvoit-il ne pas s'allarmer, en la voiant mettre à coté tous les égards & ne plus garder aucune mesure. Il ne rarda guères à être instruit de son malheur & de celui qui en étoit l'auteur. Comme il aimoit trop sa femme pour vouloir la partager avec un autre, cette découverre fut un vrai coup de foudre pour lui. Bien résolu de ne s'en pas renir là, il commença à prendre le ton d'une personne offensée & à user de la puissance d'un mari. Cela ne fit que hater l'exécution des mesures qu'avoir pris le Roi avec Madame d'Estiolles. Fière d'une protection qui lui étoit assurée, elle leva hardiment le masque, & après avoir arboré le pavillon ennemi, elle ne craignit point d'aller chercher un asile à Versail-Le pauvre d'Estiolles abandonné ainsi de son épouse, jetta les hauts cris &

& remplit le monde de ses plaintes. Il alloit tout tenter pour la faire revenir à son devoir, lorsqu'il reçut une lettre de cachet qui le reléguoit a Avignon.

Forcé d'obeir, il se rendit au lieu de son éxil. Là, toujours éperdument amoureux de sa femme, il se livra à des transports si violens, qu'il en eut une sièvre qui fit craindre pour ses jours. Il en échappa pourtant, graces à la force de fon tempérament & aux vives remontrances de quelques amis, qui parvinrent à lui faire sentir, toute la sotise qu'il y auroit, à vouloir renoncer à la vie, pour une ingrate épouse, qui, bien loin de pleurer sa mort, seroit la première à s'en réjouir. Douze mois passes à Avignon, donnèrent le tems à la réflexion, de faire son effer: Il travailla ensuite à se faire Il se calma. rappeler à Paris, ce qu'il obtint aisement, fur la promesse qu'il fit, de laisser aller les choses comme elles alloient, d'être content de tout & de ne plus songer à revoir sa femme. A cette grace, si c'en est une, on ajouta d'autres avantages affès confidérables pour le contenter, si rant est, que les biens & les richesses, puissent répaП

de

de

ou-

ans-

vre,

en

de

nonrent

au-

une

ouir.

ffet:

faire

nent, er les

à re-

en est

affès

tant

issent

répa-

réparer la perte d'une personne qu'on aime. Les emplois dont il fut revetu, lui raportoient plus de quatre cens mile Livres par an, outre qu'on lui accordoit tout ce qu'il demandoit pour ses amis. Quoiqu'il ne vir jamais son épouse, il entretint pourtant toujours un commerce de Lettres avec elle. Autant elle avoit aimé auparavant les spectacles; autant lui étoient-ils alors indiférens; au moins n'y affistoit-elle que très rarement. Quand elle avoit envie d'y aller, elle ne manquoit pas d'en informer son mari, afin d'éviter de s'y rencontrer ensemble. Deux raisons l'y déterminoient. L'une êtoit de ne pas attirer les regards curieux des spectateurs sur la conduite qu'elle tiendroit en pareil cas. L'autre pouvoit être la honte de voir un mari qu'elle avoit si cruellement outrage.

De retour à Paris & oubliant, peu à peu l'infidèle qui avoit si mal paré sa tendresse, d'Estiolles se crut en droit de chercher, où bon lui sembleroit, le contentement des désirs qu'il ne pouvoit plus satisfaire d'une façon légitime. Il se porta d'autant plus aisement à cette idée, c

qu'il se flatoit par là, de faire diversion à sa douleur & de s'étourdir sur les réséxions accablantes qui venoient s'offrir à son esprit. Sa résolution prise & son plan de débauche une fois formé, il s'y jetta à corps perdu. Ses grands biens le mettoient suffisament en état de ne rien refuser à son gout. Aussi entretint-il nombre de maitresses; & les femmes de l'opera, furent celles qui retirérent le plus grand profit de son espèce de divorce forcé. Il se flatoit que tous ses déréglemens seroient mis sur le compte de son épouse, qui en effet, en étoit la cause première. Peut être un esprit de vengeance le porta-t-il à les multiplier jusqu'à l'excès.

En ce tems là, Madame d'Estiolles qui avoit ainsi quitté son mari & une sille encore enfant qu'elle en avoit eue, n'étoit occupée, qu'à resserrer de plus en plus, les chaines qui lui attachoient son amant. Fine & rusée comme elle étoit, elle l'eut bientot étudié, &, prositant de ses connoissances, elle s'y prit si bien, que le Roi désespéra de retrouver jamais, une personne avec laquelle il put passer des jours

jours laussi tranquiles & aussi heureux. Elle avoit découvert le soible du Roi, en remarquant, que, de tous les moiens de plaire qu'elle avoit à sa disposition, il n'y en avoit point de plus sur que celui de lui passer le tems.

on

s'y

ien

de

le

di-

fes

pte

la

de

lier

qui

en-

toit

lus,

ant.

eut

con-

le

une

des

ours

Les Rois, bien plus que le reste des hommes sont exposés à devenir la proie de la tristesse & de l'ennui. La malheureuse facilité qu'ils ont à se procurer des divertissemens; l'empressement extraordinaire d'une foule de courtifans uniquement occupés à les faire naitre sous leurs pas, en épuisent bientot le fond. La fource tarit. Le mal est sans remède, De là vient qu'on les voit à peine au mis lieu de leur carière, que déja la plupart de leurs passe-tems ont perdu le mérite de la nouveauté. Il faut avoir l'esprit bien inventif, pour en déterrer qui aient le bonheur de les fatisfaire; & plus encore, pour rendre les charmes de la nouveauté à ceux que la jouissance a déja rendu fades & insipides, en sachant les manier avec art, les diversifier avec gout & les présenter toujours sous une forme nouvelle. A ces deux égards, Madame

d'Estiolles étoit, sans contredit, la personne qu'il falloit au Roi. Son imparience naturelle, augmentoit l'ennui mortel qui le dévoroit dans ses inoccupations & le faisoit, soupirer après des passe-tems: pouvoit-il s'addresser mieux qu'à elle pour parvenir à remplir le vuide affreux dont l'idée le tourmentoit?

Aux graces les plus touchantes de fa personne, secondées de tout ce que l'éducation peut donner de plus charmant, elle joignoit cet art si nécessaire dans les Cours, l'art de badiner agréablement. Son adresse ne manquoit jamais de donner du prix aux plus petites bagatelles. Personne n'avoit tant de graces qu'elle, à raconter une histoire ou les petits évenemens de la Cour & de la Ville. Elle chantoit; Elle jouoit en maitre de la plupart des instrumens. Elle dansoit avec ces airs & cette légèreté des Nymphes, dont elle avoit toute la délicatesse & toute l'agilité. Mais elle excelloit furtout dans l'art de deploier ses perfecticus toujours à propos & de ne les faire paroitre fur les rangs, qu'au moment favorable où elles pouvoient être mieux senties. Sa penétration . 0

tration alloit jusqu'à découvrir le moment où chacune d'elles cesseroit d'ètre agréable. Elle ne l'arrendoit pas. Déja les décorations étoient changées, qu'on n'étoit point encore revenu de la surprise & de l'admiration qu'elles avoient excitée. Jamais l'ennui n'eut affaire à un ennemi fi Partout il courroit devant redoutable. elle, sans songer à lui disputer l'honneur, des victoires affurées, qu'elle remportoit fur lui & qui mettoient son mérite dans tout son jour Avec tant de talens pour plaire, fourenus du gout le plus exquis, pouvoir - il se faire qu'elle ne devint pas l'oracle de la cour, en y jouant le personage d'un nouveau Pétronius Arbiter? Nul divertissement n'étoit réputé tel, s'il n'étoit marqué au coin de son invention, ou s'il n'avoit mérité l'honneur de son approbation. On vouloit, que tout fur à la Pompadour. Aux perits soupers, que le Roi aime tant, & dont on a fu bannir ce que le cerémoniel a de génant; au milieu de quelques personnes choisies, qui font alors les amis bien plus, que les sujets; dépouillé de tous les dehors imposans de la Majesté rosale, il se livroit tout entier au plaisir de la voir animer Son

tel & s:

ux

er-

fa dunt, les Son du

ene-Elle part ces lont

ours fur elles

enéation cette trouppe voluptueuse & y répandre l'esprit de gaité. Elle étoit l'ame & la vie de toutes ces petites parties. En un mot, le Roi avoit tant de raisons, de croire, qu'elle étoit nécessaire au bonheur de ses jours, que son coeur ne sentit jamais les approches de l'inconstance.

L'impression de ce qu'il lui devoit, étoit fi forte, que rien ne lui coutoit trop cher, quand il s'agissoit de lui en donner des preuves. On a vu les Bourbons dépenfer beaucoup en magnificence; L'amour est aussi parvenu quelque fois à en faire des prodigues; Mais la générofité ne fut jamais une de leurs qualités. Louis le bien aime ne fait point exception à ce caractère général de fa famille. Naturellement porté à l'épargne, on ne la point vu recompenser en Roi, les faveurs de ses maitresses. C'est à Madame d'Estiolles & à ses puissantes influences qu'il étoit réfervé, de lever les écluses de sa libéralité, & d'en faire couler les eaux fertiles & abondantes fur soi & fur les siens.

Il lui donna d'abord un Marquisat avec le titre de Marquise de Pompadour.

Son

Son père, qui ne l'étoit apparemment, que parcequ'il avoit épousé sa mère, après avoir obtenu sa grace, avoit été mis à son aise pour le reste de ses jours.

ie

t,

e, es

66

oit

er,

les

en-

ur

ire

fut

ce rel-

oint

fes

8

ré-

lite,

8

mol

vec

TONE

Son

Son frère, qui n'étoit digne d'attention que parcequ'il étoit son frère, au moins du coté contre lequel la médisance ne peut former aucun doute, fut fait Marquis de Vandiére. Les courtisans par un léger changement de mot, le nommoient toujours M. le Marquis d'avanthier. Cette raillerie piquante fut cause que, bien tot après, il prir le titre de Marquis de Marigny; la bonté du Roi l'aiant mis en état d'acheter le Marquisat de ce nom.

Ordonnateur général des Batimens, jardins, Arts & Manufactures du Roi, poste important, dont les sinances sont des plus considérables. Toutes ces dignités ne lui donnoient pourtant aucun mérite, surtout quand on venoit à jetter les yeux sur les circonstances qui les lui avoient procurées. Le bon vieux Poisson son pere ne pouvoit s'empècher de dire: "pour ce "qui est de ma fille, elle a de l'esprit, elle C 4 "est

"Roi; mais, qu'il fasse tant pour un bu-"tor tel que mon fils Charles, c'est, ma "foi! impardonnable.

Il est vrai que le Roi lui mème, malgré sa tendresse pour sa soeur, ne pouvoit se désendre de se moquer de lui. Quelques Courtisans parloient un jour, en sa présence, de la promotion prochaine des Chevaliers de ses Ordres. Ils nommérent quelques uns de ceux qu'ils croïoient devoir ètre honorés du cordon bleu, & le jeune Poisson étoit du nombre. Non, dit le Roi, c'est un trop petit poisson pour le mettre au bleu. Cette saillie ne pouvoit guères venir d'un autre que du Roi, & jamais on n'auroit pensé à la conserver à la mémoire, si un autre que lui, l'avoit dite.

Madame de Pompadour avoir su mettre le Roi dans le gout de donner. Il en contracta l'habitude. Il n'est pas rare de voir des gens donner par coutume. Cette coutume est d'autant plus nécessaire vis à vis des personnes de basse extraction, que, sans cela, on perd aussi tot tout le méri-

ed mob sincerne

lu

Un

na

lin

al-

oit

el-

fa

des

né-

ent

lon,

our

oit

&

er à

com

net-

len

de

Cet-

vis

ion,

it le

néri-

mérite de ce quon a déja donné. Ici, un présent en amenoit un autre & le dernier n'étoit que le garant de celui qui devoit le suivre. Quand on fait attention à la disproportion immense de ces prodigalités & de l'objet sur lequel elles tomboient, on est plus porté à les prendre pour une soiblesse de l'amour que pour les marques de la vertu roiale de la libéralité. C'étoit un fleuve dont les eaux aquéroient plus de force de l'étroitesse de leur lit & se précipitoient ensuite avec plus de véhémence.

Elle pouvoit, à son gré, disposer de sa bourse; & elle en disposoit impitorablement. Outre les sommes immenses qui en sortoient, pour sournir aux dépenses du train de vie où elle l'avoit embarqué; elle en tiroit de plus grandes encore pour elle mème. Cet argent, joint à ce qu'elle a retiré de la vente de sa protection, de la distribution des charges & des emplois, de mile autre moïens encore que la puissance roïale remettoit dans ses mains, lui a fait, des richesses sans nombre. Une partie se trouve, dit-on, dans les principales banques de l'Europe: Le reste est plus

plus sensible, puisqu'il a été emploié en batimens & à l'achat de plusieurs terres.

A Paris, elle achera un palais, près les Thuileries, nommé l'Hotel d'Evreux. Ne le trouvant pas digne d'elle; elle le fit abatre pour en élever un nouveau à sa place. Ce fut pour les parifiens un crevecoeur terrible, que de voir le palais d'un prince, dans les mains d'une mairresse du Roi, & d'une maitresse tirée de la lie du peuple. Quand on ota l'enseigne où étoit écrit le nom de l'ancien hotel, pour y appendre celui de Madame de Pompadour, les murs du palais furent couvert de pasquilles, de chansonerres envenimées & de fatyres piquantes, qui fésoient assès connoine les sentiments de la nation. Une circonstance vint augmenter la rage du peuple: elle éclara. Le Cours est un lieu où la noblesse & les personnes de distin-Etion se promenoient en carosse, comme cela se pratiquoit autrefois à Londres, dans le Hydepark. Pour aggrandir les jardins de l'Hotel, on prit un morceau de cette belle promenade. Cela fut regardé comme un vol fait au public &, quoique autorisé par le consentement du Roi, la populaen

les

Ve ba-

ce.

ur

m-

Oi,

eu-

oit

p-

ur,

as-

&

ses

ne

du

ieu

in-

me

ans

ins

ette

m-

au-

PO-

ula-

pulare s'attroupa & tomba sur les ouvriers chargés d'éléver la muraille qui devoit enclore ce terrain. On sur obligé de recourir à la garde pour les mettre à couvert de toute insulte ultérieure.

Le palais qu'elle avoit à Versailles, étoit magnifique. Elle ne l'avoit pas acheté, pour elle mème: logeant au chateau, elle n'en avoit pas besoin; mais il falloit loger sa nombreuse suite.

Ourre cela, le Roi lui donna à vie le chateau roial de Creffy. Il y avoit de l'indécence à faire un pareil usage d'un morceau des biens de la Couronne. Tour en murmura. Ce n'étoit pas tout. Madame de Pompadour s'avisa un jour d'avoir une maison de plaisance, aussi tot le Roi donna les ordres de la faire batir. Cette magnifique maison qui est sur la route de Verfailles près de Séve & de Meudon, fut nommée Bellevue, à cause de la vue charmante qu'offrent les environs délicieux où elle se trouve & qui, probablement, avoient tenté la cupidité de la favorite. Pour y faire des jardins, plufieurs propriétaires se virent tyrannique ment forcés, de céder leurs terres au prix quon

qu'on voulut y mettre. Cette oppression dut necessairement mettre le comble à la sensibilité d'un peuple, qui déja, ne voioit quavec le plus grand regret, les sommes terribles qui lui étoient prodiguées.

Il devoir y avoir des dificultés presque infurmontables à prendre toujours & à succer, ponr ainsi dire, son amant jusques au sang, sans décéler un esprit mercenaire, livré au plus fordide intèret. Cependant le génie supérieur de la Pompadour n'en rencontra aucune. Avec un caractère infinuant, capable de se plier à tout; avec des talents propres à faire fortune au théatre & à la cour; que lui coutoit-il pour prendre quel caractère, elle vouloit? certes, beaucoup moins qu'il n'en coutoit à découvrir que tout étoit suposé, tout emprunté. Son art étoit trop caché, pour qu'il put être découvert & manquer fon coup. Sans paroitre jamais rien demander, elle obrenoit toujours tout. Jamais on ne parvint à jouer mieux le désinteréssement en faveur de l'intéret. Mais, si elle aimoit le Roi, ou si elle ne se disoit pas l'aimer, plus qu'elle ne l'aimoit en effet; n'y avoit-il pas une bassesse d'ame, inconue à la vraïe pasnono

on la oit nes es-& user-Cepaun aire lui ère. qu'il toit toit couroinoit nt à veur Roi, plus pit-il vraïe paspassion, à mettre continuellement une personne aimée à contributions, à profiter de sa foiblesse pour en obtenir des choses capables de ternir sa gloire & de perdre sa réputation? Elle ne pouvoir s'excuser en prétendant cause d'ignorance. La connoissance des motifs qui la fefoient agir; les cris perçants du peuple, qui devoient nécessairement venir jusqu'à elle, lui disoient trop le mal qu'elle lui fésoit, pour croire qu'elle n'en savoit rien. Mais son coeur étoit sans pitié comme il étoit sans amour. Elle n'avoit de compassion qu'autant qu'il en falloit pour fauver les apparences; & si elle avoit en de l'amour, cette belle passion n'auroit pas manqué de s'opposer à ses vues: elle lui auroit laissé moins de liberté à emploier la ruse. A l'entendre parler, tout dans elle étoit sentiment, tout n'étoit qu'amour. Quelque usé que soit ce manteau, elle s'en couvroit pourtant toujours avec succès. C'est que l'amour propre de la personne vis à vis de laquelle on s'en enveloppe, ne manque jamais de lui faire illusion. Les Rois sont, de tous les hommes, ceux qui sont le plus sujets à cette sorte d'éblouissement. On diroit

diroit qu'ils ne sont nés que pour devenir les dupes de la flatterie. En fait d'amour, sur tout, rien n'est si facile que de leur en imposer, parceque siers & jaloux du rang qu'ils occupent, il ne leur arrive que trop d'attribuer à leurs mérites personnels, les heureux succès qui ne sont dus qu'à leur dignité.

Le Roi continua de s'enlacer de plus en plus avec Madame de Pompadour. Il s'étoit accoutumé à elle & les bienfaits dont il la combloit achevoient ce que la courume ne pouvoit faire. C'est une des singularités du coeur humain que celui qui donne, augmente toujours, en donnant, les degrès de sentiments qu'il a pour la personne qui reçoit. On le remarquoit ici. Plus la Pompadour recevoit, plus devenoit-elle chere aux yeux du Roi. Verfailles est, comme on fait, un des plus magnifiques palais de l'Europe; mais il est à proportion le moins habitable. On croiroit que sa magnificence n'a pu subsister qu'aux dépens de sa commodité. en effer, n'est plus incommode que la distribution des chambres dont le nombre est encore très médiocre. La Reine mème & Mes10

a-

de

ux

ve

er-

ont

en

ll aits

e la

des

qui

ant,

r la

uoit

de-

Ver-

plus

il est

C1.01-

lister

Rien,

a dis-

re est

ne &

Mes-

Mesdames de France y sont à l'étroit & les principaux officiers de la Cour s'y voient réduits à habiter les Entre soles. Pour les appartements de Madame de Pompadour, ils étoient au rès-de chaussée, immediatement au dessous de ceux du Roi à qui ils ne le cedoient pas. Un escalier dérobé conduisoit de son dortoir à celui du Roi, de saçon qu'ils pouvoient se joindre sans ètre obligés de traverser aucune autre chambre.

Tant de marques de distinction devoient nécessairement attirer, à la personne qui les recevoit, une infinité d'ennemis. N'y eur-il eu que l'envie; dans une Cour cette passion étoit capable de produire elle seule, un effet pareil &, peut être même, un plus grand, si quelques mérites perfonnels venoient à donner plus de force à son venin. Mais ici, l'envie n'avoit pas mème besoin de s'en mèler : on avoir des motifs très fondés de mécontentement. Passons sur le scandale: il ne pouvoit pas èrre des plus grands, à une Cour accourumée de longue main à ces fortes d'événemens. Mais pouvoit - on y voir fans indignation une famille aussi vile qu'inconue, prenprendre le pas sur la noblesse la plus distinguée & être comblée de bienfaits sans nombre? Tout en gémissoit; & les fidéles du Roi, ceux qui avoient le plus d'attachement pour lui, étoient les premiers à faire connoitre leur dépit. Les courtifans mème, cette lache foule qui n'a pas un sentiment en propre, puisque esclave du maitre qui la gouverne, elle n'ose penser autrement que lui; les courtisans dis-je, malgré que leur orgueil s'allie si aisement avec la bassesse, se crurent offenses de ramper aux piés d'une idole imaginaire qui, peu de temps auparavant, s'étoit vue placée fi au dessous d'eux. Mais craignant d'ouvrir la bouche ils cherchérent à se venger en redoublant de mépris & de haine contre elle & contre sa samille. En un mot, le mécontentement étoit général & peu s'en fallut, que Madame de Pompadour n'en devint la victime. L'événement qui sembloit devoir la perdre & qui fit alors beaucoup de bruit, est trop digne d'attention pour qu'on le passe sous silence. En voici quelques particularités.

Il y avoit une certaine Madame Sauve, femme d'un Commis au bureau de Mr. d'Ar-

geoit

d'Argenson Secrétaire d'Etar au département de la guerre. Cette femme étoit en fervice chès Madame d'Allard Gouvernante du Duc de Bourgogne, fils ainé du Dauphin, qui alors n'étoit qu'un enfant. Un jour, que ce jeune prince devoit ètre ex-. posé à la vue du peuple qui accouroit en foule pour le voir, elle se trouva de service. L'Enfant fut mis dans un berceau & pose dans l'enceinte d'un grillage, pour le garantir de l'incommodité ou du danger qu'une foule trop empressée fésoit crain-Quand le monde se fut retiré, Madame Sauve s'approcha du berceau &, en levant le Prince, elle jetta un grand cri, causé par un paquet cacheré, qu'elle dit y avoir trouvé. Ce paquet étoit adresse au Roi, qui le reçur des mains de Madame d'Allard, à qui elle avoit eu soin de le remettre aussi tot. On l'ouvrit. tre quelques grains de blé, qui fésoient allusion à la disette qui régnoit alors, on y trouva une lettre remplie de plaintes amères contre le Roi, contre son gouverment &, furtout, contre sa vie scandaleuse avec la Pompadour. On l'y menaçoit meme d'un nouveau Ravaillac, s'il ne chan-

auve, Mr. d'Ar-

ns

é-

ti-

pas

ve

en-

-je,

ent

m-

qui,

pla-

nant

ven-

con-

t, le

sen

n'en

fem-

ocau-

ntion

VOI-

geoit de conduite & s'il n'avoit plus de foin de ses peuples.

Quoique cela mit le Roi dans la plus grosse colère, il fut bien moins sensible au contenu de la lettre, qu'à la manière dont elle lui étoit parvenue.

La Pompadour favoit que M. d'Argenson nourrissoit contre elle la haine la plus mortelle. Il avoit eu l'indifcrétion ou la franchise de dire hautement ce qu'il pensoit à son désavantage, & ce n'étoit que par une espèce de miracle, qu'en dépit de son pouvoir, il étoit parvenu à conserver & ses emplois & les bonnes graces de son maitre. Ses soupçons tombérent d'abord sur lui, & elle ne manqua pas de s'en ouvrir au Roi. Elle avoit des indices fuffisants pour accréditer ces soupçons. La haine d'Argenson étoit ouverte. Madame Sauve n'étoit pas seulement la femme d'un de ses commis; mais on la foupçonoit encore d'ètre sa maitresse. En un mot, elle parvint à rendre la chose si plausible, que le Roi, crut de bonne foi, avoir pénétré le mystère. Il alla jusqu'à donner des marques

ques non équivoques de sa vive sensibilité à son Ministre d'Argenson.

Mais en merrant ce Ministre en discrédit, elle faillit à ruiner elle même sa for-La Reine, les Ministres, presque toute la Cour, prirent parti contre elle. Il n'y avoit qu'une voix, que toute l'affaire n'étoit qu'une ruse de sa politique; qu'elle mème, par ses agens, avoit fait le coup, pour perdre un inocent, qui n'avoit d'autre crime, que celui de ne pas mieux penser d'elle, qu'elle ne le méritoit. cris aussi forts qu'unanimes, ébranlérent la constance du Roi, malgré la partialité extrème qu'il avoit pour elle. Madame Sauve qui avoit trouvé le paquet, ou du moins, qui disoit l'avoir trouvé, fut soigneufement & rigoureusement éxaminée. Les réponses qu'elle sit, ne servirent qu'à rendre la chose plus obscure & plus impli-Quand on lui demanda, comment il étoit possible, qu'on eut pu mettre ce paquet, dans un berceau enfermé dans l'enceinte d'un grillage & à coré duquel elle étoit, sans qu'elle remarquat la personne qui l'avoit fait; elle répondit, qu'au moment où elle croioit que ce paquet

de

plus e au it el-

genplus
ou la
nfoit
e par
e fon
& fes
aitre.
e lui,
ir au

pour d'Arve n'é-

de ses

e parque le

tré le

mar-

ques

avoit été glissé, elle s'étoit sentie presser la main; mais que, dans la foule elle avoit regardé cela, ou comme l'action d'une personne qui cherchoit à s'approcher du berceau, le plus près qu'il su possible, ou qui s'accrochoit à tout ce qu'elle trouvoit, dans la crainte d'ètre renversée. Elle ajouta, que quand mème elle auroit eu lieu de redouter quelque chose d'extraordinaire, le mouvement avoit été si rapide & la presse si grande, qu'il ne lui auroit pas été possible de distinguer personne.

On lui repliqua, qu'une circonstance aussi singulière que celle, de se sentir presser la main, ne pouvoit lui donner trop d'inquiérude; qu'au désaut d'une présence d'esprit sussante pour déméler la personne qui l'avoit fait, elle auroit du crier & demander le secours de la sentinelle, chose qu'elle avoit négligé de faire.

Cependant, tout alloit bien, si sa conduite, n'avoit pas servi, à consirmer les soupçons qu'on avoit contre elle. La nuit mème, du jour où cela s'étoit passé, elle dit à sa servante en se couchant: que la personne, qui avoit glissé le paquet dans

ffer

oit

er-

er-

ou

oit,

ou-

a de

ire,

k la été

ance

preftrop

rion-

er &

chose

con-

er les

, elle

ue la

dans

le

le berceau, ne seroit point contente qu'elle ne l'eut fait mourir, parcequ'elle devoit vivre dans la crainte continuelle de se voir, tot ou tard, découverte & arrétée. Mais qu'elle vouloit l'arracher à toute inquiétude à cet égard, & se soustraire elle mème, à l'angoisse qui la tourmentoit, en se donnant la mort. La servante emploia toute son éloquence, pour la faire renoncer à un pareil dessein, & Madame Sauve sit semblant de se rendre à ses remontrancas. Mais dès qu'elle sut sortie, elle avalla du poison. La dose n'étoit pas assès forte pour lui donner la mort: peut ètre ne la cherchoit-elle pas.

Cependant, quel que fut le poison qu'elle avoit pris, il ne fut pas entièrement sans
effet. Les cris qu'elle poussa, firent accourir la servante, qui, voiant ce que sa
maitresse avoit fait, mit l'alarme dans toute la maison. D'abord on eu recours aux
remèdes. Le contrepoison qu'on lui fit
prendre, auroit rendu inutile un poison
beaucoup plus fort que celui qu'elle avoit
avalé: ainsi sa vie sut mise en sureté. Mais
on remarqua quelque chose de si outré
dans ses comportements, tant de chimaD 5

grées, que cela préta une nouvelle force, aux soupçons qui étoient à sa charge. Elle sur arrétée & conduite à la Bastille, d'où elle n'est jamais sortie. On ignore quel examen, elle sur obligée de subir dans cette prison, quels tourmens on lui sit souf-frir, quel éclaircissement on en tira; si on là fait mourir ou non. Ce qu'il y a de sur, c'est que, dès lors, on n'a plus entendu parler d'elle.

Son mari s'étoit fauvé au premier bruit de son saississement; Mais il ne tarda guères à revenir, après s'ètre suffament justissé. Il est à croire que Mr. d'Argenson étoit entièrement inocent, puisque l'orage qui le menaçoit, se dissipa si vite & qu'il regagna la première consiance du Roi.

Peut être est-ce faire violence au soupçon, que de le faire tomber sur Madame de Pompadour. Mais si elle étoit coupable, on ne peut attribuer la suppression du procès de la Sauve & la faveur qu'elle continua d'obtenir, qu'à l'ascendant extraordinaire qu'elle avoit sur l'esprit du Roi, ascendant qui ne lui laissoit ni le vouloir de la punir, ni le pouvoir de l'abandonner. ner. Cependant, une pareille foiblesse où l'injustice a tant de part, est si incroiable, qu'on ne peut résister à l'envie de la croire inocente.

rce,

Elle

l'où quel

cet-

ouf-

; fi

y a

en-

guè-

jusnion

rage

qu'il

Di.

oup-

lame

upa-

n du

u'elle

xtra-

Roi,

uloir idonner. Cet orage n'aiant fait que l'ébranler pour l'affermir d'avantage; il ne fut pas plutot passé, que le Roi en fut plus amoureux que jamais. Bientot toute la Cour ressentit l'influence, qu'elle avoit, dans tout en qui ce qui se fésoit. Nul écart n'étoit plus sévèrement puni que la moindre marque d'un manque de respect à une personne, que le Roi se fésoit un plaisir d'honorer.

Ainsi, elle avoit toutes les raisons du monde de triompher & de se féliciter, d'avoir su choisir l'unique sure voie qui s'offroit, de captiver le Roi & de s'en assurer la conquète. Il seroit à souhaiter, que pour le bonheur de l'humanité, son secret sur plus connu & son éxemple plus suivi, qu'il ne l'est, sans pourrant qu'on en abusat. Quelque grand que soit le danger auxquel les hommes seroient alors exposés; les semmes en profiteroient infini-

ment & leurs desseins se verroient toujours courronnés par d'heureux succès.

Ce secret consistoit uniquement à saisir l'humeur du Roi & à prendre à tache, de s'y conformer en tout. De là venoit, qu'il ne trouvoit, nulle part, de plaisir plus grand que dans sa compagnie. Ce n'est ni la grande beauté ni le grand esprit qui conduisent à ce but. C'est plutot une sage discrétion, qui ose sacrifier à la complaisance, un esprit personellement intéressé qui, furtout dans des bagatelles, dans de petits caprices, dans de fottes passions, préfére toujours sa satisfaction particulière à celle des autres. Un pareil facrifice, donnera toujours des avantages & plus grands & plus solides, que cette opiniatreré si ordinaire à vouloir tout faire à sa tète.

Fidèle à cette maxime, Madame de Pompadour avoit fait l'heureuse expérience de sa solidité. A peine avoit-elle vécu, quelques années, avec le Roi, sur le pié d'une maitresse, qu'elle sut mise hors d'état de remplir, ce qu'on regarde ordinairement comme le point essentiel de cette urs

ifir

, de

qu'il

plus

n'est

qui

sage plai-

ressé

s de

ons,

lière

don-

ands

e de

érien-

vécu,

le piè

rdinai-

cette

con-

condition. Un dérangement auquel son sèxe est sujer, vint l'attaquer avec tant de sorce, que pour éviter les dangereuses suites qui n'étoient que trop à craindre, le Roi, de l'avis de ses médecins, sur obligé de rompre tout commerce voluptueux avec elle. Quelque dur qu'il put lui paroitre, de renoncer à ses tendres embrassemens, il n'y eut pourtant point de désir qui tint, contre l'idée du mal de sa maitresse & contre la crainte de se ressentire de ses suites.

Quel triomphe pour la Pompadour! Dans l'état critique où elle se trouvoit, elle eut le plaisir de voir, que sa faveur, étoit fondée sur quelque chose de plus sur, que les atraits passagers de sa personne. Elle put connoitre alors, combien avantageux il lui étoit, d'avoir su lier son esclave de tant de chaines, que, même en brifant celle qui paroissoit la plus forte, il n'en étoit pas d'un seul pas, plus près de sa liberté. Toute la Cour &, sans doute elle même, s'étonoit de la voir possèder encore le coeur du Roi, dans des circonstances qui, naturellement, ne pouvoient que lui inspirer de l'indiférence ou du dégout. Cependant bien des motifs pou-D 5 voient

voient concourir à lui faire garder ses fers. Sa passion dominante pour les passetems qui ne pouvoit trouver plus de satisfaction qu'auprès d'elle; le cercle ordinaire dans la conduite des princes, où l'on remarque que la faveur produit les présents, ces présents un nouvelle faveur & ce nouveau degré de faveur de nouveaux préfents; la coutume; un certain ésprit de contradiction, qui se plait à tromper les raifonemens d'autrui; l'extraordinaire d'une chose; & plus encore, peut ètre, le faux orgueil du coeur humain qui s'opiniatre dans l'erreur, parcequ'il craint de donner, en y renoncant, une preuve de sa foibles-Toutes ces foiblesses, car c'en sont toutes, expliquoient assès ce paradoxe moral, pour qu'on ne s'étonat plus de le voir encore dans les fers. Bien loin d'avoir formé le projet de se mettre en liberté, il fembloit qu'il ne fit que chérir d'avantage fon esclavage.

M de Maurepas fut un des premiers qui fe laissa tromper par les apparences: Il en fut aussi une des premières victimes. Outre qu'il étoit Ministre d'Etat, il avoit encore l'honneur d'ètre des plus avant dans

dans les bonnes graces du Roi. Il avoit, pour ainsi dire, été élevé avec lui, & à peine étoit-il majeur qu'on l'emploia deja dans les affaires. Un jour de fète à la Cour, Madame de Pompadour présenta au Roi un bouquet de roses blanches. Cela fnt raconté avec quelques autres nouvelles du jour, à M. de Maurepas, lorsqu'on étoit à l'habiller. Il en rit & se prit à dire: "qu'il s'étoit bien imaginé, que tot "on tard, Madame de Pompadour feroit "au Roi, cadeau de fleurs blanches., Cette allusion qu'on trouvera, peut ètre, indécente, fut relevée avec empressement par quelques personnes qui se trouvoient présentes, & elle courut toute la Cour. La pensée fut mise en vers, & on les attribua à M. de Maurepas. Aucun outrage ne pouvoir ètre plus sensible à la Pompadour. Sa colère fut extrème & le Roi partagea sa sensibilité.

M. de Maurepas perdit en mème tems sa charge & fa faveur; & selon toutes les apparences, il les perdit pour toujours; car, il n'est aucun point, où le caractère du Roi, soir mieux décidé, qu'en celui de ne retourner jamais, à ceux qu'il a une fois

s qui s: Il rimes. avoit avant dans

crs.

ems tion

lans

que

ces

noupré-

con-

rai-

l'une

faux

iatre

mer, iblef-

font

movoir

avoir

té, il

ntage

fois abandonnés. L'éxemple de Chauvelin peut fournir une preuve bien parlante de ce caractère roide & infléxible. Cet habile Ministre, que le Roi lui mème estimoit fort, sur disgracié par complaisance pour le Cardinal de Fleury. Il eut beau montrer, dans la suite, qu'il n'avoit aucun tort; il ne parvint jamais à rentrer en

grace.

Renvoier Mr. de Maurepas, étoit une chose trop sérieuse & de trop grande conféquence, pour qu'on ne cherchat pas à colorer cette conduite. On n'osoit déclarer les vrais motifs qu'on avoit eus; ainfi on prétexta quelques malversations, quelques négligences dans le département de la Marine, où il occupoit la charge de Ministre & de Secrétaire d'Etat. Le peuple qui accordoit, qu'il pouvoit bien y avoir du vrai dans cela, ne fit que murmurer d'avantage, en voiant, que des motifs aussi puissants n'avoient pu faire, ce qui venoit d'ètre réservé à l'animosité de la Pompadour. D'ailleurs, il est très vrai, qu'à la Cour, on est bien moins exposé à devenir la victime de ses crimes que de ses vertus, & hair la Pompadour étoit regardé comme une vertu.

Maurepas ne fur pas le feul, qui donna l'exemple du danger qu'on couroit à l'offenser. M. de Resselier, Chevalier de Malthe & Officier dans la Garde du Roi, fut encore plus malheureux. Il avoit fait un quatrain contre elle, où la foiblesse du Roi étoit si peu ménagée, qu'on auroit pu dire, avec raison, qu'il avoit été puni pour avoir mal parlé de sa Majesté, si dans cette occasion, le Roi ne s'étoit pas fait un mérite auprès de sa mairresse, de n'avoir vengé que sa querelle particulière. Le contenu de ce quatrain revenoit à dire: "qu'un Roi, qui s'abaissoit "jusqu'à trier, la personne du monde la "plus vile, pour l'honorer de son amour, ne pouvoir erre susceptible que de bas-"fesse.

On soupçona d'abord le Chevalier Resselier d'en ètre l'Auteur. Sur ce soupcon on choisir le moment, où il n'étoit point au logis, pour envoier une garde dans sa maison. On souilla dans ses papiers. On y trouva ce qu'on cherchoit. Un brouillon chargé de biffures & écrit de sa main, déposa contre lui & servit à prouver, qu'il étoit l'Auteur de la pièce en question.

Si

Mau-

elin

e de

ha-

efti-

ance

beau

ıcun

r en

une

con-

oas à

écla-

ainfi

quel-

it de

e Mi-

euple avoir

r d'a-

austi

enoit

mpa-

u'à la

ertus,

mme

Si l'on n'y avoit trouvé qu'une copie mise au net, quoique écrite de sa main, elle n'auroit rien prouvé contre lui. Il auroit toujours pu s'excuser en disant que ce n'étoit qu'une simple copie. Mais, un original & un original bissé, fésoit une preuve qu'il n'étoit guères possible d'éluder. Il sut condanné, pour le reste de ses jours, à la cage de ser au mont St. Michel; punition mile sois plus grande que le dernier suplice. Cette cage est un lieu où le prisonier ne peut ni se tenir debout ni s'étendre. Il ne lui reste de position à prendre, que de s'asseoir & de rester continuellement assis.

Il passa sept années dans cet incomode & malheureux état. Les instantes prières de l'ordre de Malthe ne lui procurérent d'autre soulagement qu'un échange avec l'étroite prison du chateau Pierre en Cise, où, du moins, il lui étoit permis de faire usage de ses membres. Il n'avoit pas été longtems dans sa nouvelle prison, que, le croira-t-en? Madame de Pompadour se piquant de grandeur d'ame, lui procura son élargissement avec la permission de retourner à Malthe. Il ne perdit que le

le poste qu'il avoit occupé dans l'armée. On dit généralement, qu'avant de quiter le Roiaume il s'en sur auprès de Madame de Pompadour, pour lui faire ses remercimens. Ce pas, s'il l'a fait, le rend presqu'indigne de la pitié que ses souffrances n'ont que trop méritée.

Nous avons dir que Madame de Pompadour devenue Invalide, se trouvoit hors d'état de faire le service de l'amour. Cela ne l'empècha pas de concevoir de la jalousie du Roi; tant elle étoit peu disposée à se rendre justice à elle même. Un coup d'oeil, un regard, la moindre marque qu'une personne lui plaisoit, tout l'inquiétoit; & quoiqu'elle cherchat à dissimuler son chagrin, elle en laissoit toujours entrevoir quelque chose.

t

2

e

S

,

r

-

n

e

Quand Madame de Brionne vint, pour la première fois, à la Cour; on crut que ce n'étoit pas sans dessein de plaire au Roi. Il ne lui sut pas possible de détourner les yeux de dessus ce charmant objet, &, en soupant, il dit avec quelque transport, en présence de la Pompadour, que jamais il n'avoit vu une si belle

belle personne. Cette déclaration la jetta dans la plus cruelle inquiétude, &, pour s'opposer de bonne heure, aux suites qu'elle redoutoit, elle eut soin de faire insinuer sous main, au Prince Charles de Lorraine, (ce n'est pas le frère de l'Empereur) que la vertu de l'Epouse de son neveu, couroit le plus grand danger. Le Prince qui étoit un vieux rigoriste sur le point de l'honneur, n'eut aucun repos qu'il n'eut persuadé Mr. de Brionne son neveu, de faire quiter incessament la Cour à son épouse.

On a vu dans le cours de cette histoire, Madame de Pompadour occupée à remplir ses coffres forts, avec toute l'avidité qui est naturelle à l'état dont le Roi l'avoit tirée, je veux dire à la femme d'un Financier. Elle auroit cru n'être satisfaite qu'à demi, si elle s'en sut tenue là. Il falloit encore qu'elle trahit la bassesse de son origine, par cet orgueil & cette vanité à laquelle, il est si facile de la reconnoitre. Elle avoit trop d'esprit pour qu'elle ignorat ce qui étoit contre elle; elle n'en avoit pourtant pas asses, pour voir que le titre de maitresse du Roi,

Roi, bien loin de rien couvrir, ne fésoit que donner plus d'éclat à tout ce qui étoit à sa charge. Elle ne remarquoir pas, qu'en se donnant tant de peines à se placer, dans un point qu'elle croioit trop au dessus du mépris, elle ne travailloit, qu'à donner un signal plus sur, auquel tout le monde se rassembleroit. Ou ces réstéxions étoient au dessus de sa portée, ou, ce qui est plus vraisemblable, elles étoient contraintes à plier devant la petitesse naturelle de ses passions.

r

-

e

1

S

3

c

ì

ı

On n'auroit jamais fait, si on vouloit raporter toutes les preuves qu'elle à données d'un orgueil, qui, tant de sois, s'est vu l'objet de la risée de la Cour, & en particulier de ceux des courtisans, qui montroient le plus de complaisance à s'y conformer. Quelques éxemples en feront soi. Nous nous attacherons à ceux, qui donnant le plus dans la vue, sont plus capables de surprendre.

Rien n'est plus propre à faire connoitre la haute idée qu'elle avoit d'elle mème, que le cérémoniel qu'elle avoir introduir en sa faveur. Dans la chambre où elle

E

recevoit ses visites lors qu'elle étoit à sa toilette, elle ne voulut jamais soussir une seule chaise outre son fauteuil. C'étoit une
grace particulière qu'elle fésoit au Roi,
quand il venoit la voir, que de lui en faire
donner une. Pour les Princes du sang,
les Cardinaux & quelques autres personnes
de la première distinction; n'osant s'asseoir
devant eux sans leur offrir une chaise, parcequ'elle ne croioit pas pouvoir le faire
impunément; elle les recevoit debout &
ne s'asseoir qu'au moment où ils se retiroient.

Mais le Marquis de Souvre étant un jour à sa toilette & ne trouvant point de chaise, il s'assit sur un des bras de son fauteuil & continua à l'entretenir comme auteuil de cette familiarité. Dans l'accès de sa sureur elle alla se plaindre au Roi de l'outrage qu'elle avoit reçu. Le Roi saissit la première occasion qui se présenta d'en parler à M. de Souvre. "Ma foi!, lui dit le Marquis, "j'étois diablement las, & ne sachant où m'asseoir, je me suis aidé comme j'ai pu., Cette réponse cavalière sit rire le Roi, & comme il avoit le bonheur d'èrre

d'èrre une espèce de favori, l'affaire en resta là. Sans cela, une triste expérience n'auroit pas manqué de lui apprendre, qu'on ne s'assied pas impunément sur les bras du fauteuil de la Pompadour.

e

S

r

2

k

le I=

1-

2-

le

le

it

n

it

e

n.

it

IF

3

Elle vouloit trancher de la grande Princesse & avoir un Gentilhomme à son service. Elle choisit un jeune homme d'une des meilleures & des plus anciennes famille de Guienne, nommé Dinville. Cela mit le monde dans l'embaras de décider, lequel des deux l'emportoit, de la vanité de la maitresse ou de la bassesse du jeune homme.

Elle avoir un maitre d'hotel nommé Collin qu'elle ne crut pas digne de la servir sans ètre décoré du cordon de quelque Ordre. Peu de Princesses seroient tombées, sur une semblable idée. Mais elle étoit d'une autre pate que celles à qui les droits du sang donnent cette éminente qualité. Elle conçut nonseulement cette idée; Mais son crédit auprès du Roi, vint encore à bout de la mettre en éxécution. Collin sur fait Maitre des Comptes de l'Ordre Roial & militaire de St. Louis.

E 2

Cet ordre a cté institué en faveur des Officiers de terre & de Mer, qui se sont distingués par leur valeur ou par l'ancieneté de leurs fervices. Collin simple domestique & rien de plus, n'avoit parconséquent aucune qualité qui put l'y faire entrer. Il est vrai, que cette charge de Maitre des Comptes ne le fésoit pas Chevalier de St. Louis; Mais elle produisoit à peu près le même effer, en lui permettant de porter la croix & toutes les autres marques de l'Ordre. Ainsi Madame de Pompadour, aux yeux de qui les dehors valoient toujours la réalité, avoit la satisfaction de voir derrière sa chaise, les apparences d'un Chevalier de St. Louis avec la croix brandillante & la fervierre fous le bras. Quand elle auroit voulu jetter un ridicule ou un mépris sur l'ordre, elle n'auroit pu s'y mieux prendre. C'est ainsi, que le Gouvernement, pour mettre en discrédit la toile de la Chine, ordonna autrefois que le boureau seroit obligé d'en porter, chaque fois qu'il pendroit quelqu'un.

Sa vanité croissant toujours avec son crédit, il n'y avoit plus rien qui put la con-

es

nt

e-

on-

re de

ic-

t à

int

de

ors tis-

apvec

s le

un

un-

ttre

onligé

roit

fon

ir la

con-

contenter que les honneurs du Louvre. Ces honneurs consistent principalement à prendre le tabouret, à s'asseoir en présence de la Reine, à lui ètre présentée pour en recevoir un baiser. En cela consiste la cérémonie d'installation.

Loct between ourset per Il y avoir une très grande indifcrétion de la part de Madame de Pompadour, à faire une pareille demande. Elle ne devoit pas ignorer les sentimens de la Reine à son égard, & elle pouvoit aisément soupçoner qu'elle ne la verroit pas d'un bon oeil. Cependant un excès de complaisance ne permit pas à cette vertueuse Princesse, de faire contre aux volontés du Roi. céda au crédit supérieur de la candidate: tout; jusqu'à l'étiquette de la Cour qui n'accorde guères cette prérogative qu'à des Duchesses. Contre les objections que sa qualité de Mairresse du Roi pouvoit opposer à ses prétentions, qui s'autorisoient, sans doute, de l'exemple de Madame de Montespan qui avoit obtenu les mèmes honneurs de Louis XIV. on allégua qu'il n'y avoit plus rien de criminel dans son comerce avec le Roi; que tout se réduisoit à un amour platonique; à une communication de E 3

de la raison & du sentiment. Il ne se trouva personne d'assès impoli, pour dire, que sa continence étoit trop peu volontaire pour pouvoir ètre alléguée en sa faveur.

Tout ne fut pourtant pas également satissaisant dans sa réussite. Au milieu de son triomphe, elle essuia une de ces mortifications auxquelles la vanité est si sujette, & qui font tant de plaisir dans les Cours, lorsque le sort les y fait paitre.

Elle fut présentée au Dauphin pour en èrre embraffée felon les loix du Cérémoniel. Le Dauphin qui la détestoir, en lui présentant une joue pour la baiser, lui fit de la langue & donna encore quelques autres marques, du souverain mépris, qu'il avoit pour elle. La Pompadour ne put le remarquer; mais elle ne tarda pas à l'ap-Elle pensa en crever de rage, prendre. & dans son transport elle courut chès le Roi, pour lui en faire part. Elle lui conra la manière ignominieuse dont elle avoit été reçue & ne manqua pas de la repréfenter, fous les traits les plus hideux & fous les couleurs les plus noires, que la paspassion lui pu sugérer. Elle finit par faire entendre, qu'elle étoit résolue de quiter la Cour, plutot que de s'y voir exposée à de semblables avanies.

Le Roi entra en une groffe colère contre le Dauphin. Il crut que manquer de respect à la Pompadour, c'étoit lui en manquer à lui même: il épousa cette querelle. Le lendemain, que le Dauphin s'apprètoit à lui venir faire sa cour; il reçut ordre, de se rendre à son Chateau de Meudon. La Reine, les Ministres, presque toute la Cour, priérent pour lui; le Roi resta infléxible. Il ne voulut point entendre parler d'accomodement, qu'à condition, que le Dauphin iroit, en personne, chès la Pompadour & nieroit publiquement ce qui étoit à sa charge. Le Dauphin se soumit. Il déclara en présence de plusieurs personnes: "que ce qu'on lui "avoit raporté, étoit faux; & qu'il n'avoit "rien fait, de ce qu'on lui avoit imputé., La Pompadour reçut cette déclaration comme auroit pu le faire la Princesse la plus gracieuse: elle y répondit avec la mème vériré, qu'elle n'avoit ajouté aucune foi à tout ce qu'on lui avoit dit à ce sujet. Tel

u

it

it

e

1-

it

é.

la

S-

fut le dénoument de cette comique scène. Le Dauphin sut blamé de s'ètre abaisé à un tel point; Mais ceux qui le blamèrent, ne firent peut-ètre pas réséxion, à la double obligation que lui imposoit sa qualité de sils & de sujet. S'il y avoit de la faute dans cette démarche, elle étoit, sans contredit, beaucoup moins grande dans celui qui obéissoit, que dans celui qui l'avoit ordonnée.

La Pompadour aïant ainsi réussi à obtenir les honneurs du Louvre; elle ne fut pas encore fatisfaite. Enflée de ses succès, elle en devint plus entreprenante. Elle crut pouvoir emploier son crédit à faire de nouvelles tentatives. Elle se mit en tête d'êrre Dame du palais de la Reine; honneur qui n'est accordé qu'aux Dames les plus distinguées par leur naiffance, par leur rang, & par leurs dignités. La Reine s'étoit rendue sans réfistance, dans l'affaire des honneurs du Louvre; mais elle auroit du avoir perdu toute sensibilité, pour voir avec indiférence, qu'on la forçat de recevoir dans fa maison, une personne qui lui étoit si désagréable. Cependant elle ne fit d'autres

voient se concilier avec sa condescendance extrème aux volontés du Roi; remontrances qu'elle croioit sufisantes, puisqu'elles tenoient également à la conscience & à l'honneur du Roi, comme au sien propre.

Laissant donc à coté, toutes les autres raisons qu'elle avoit, raisons très justes, mais par là mème, plus capables de déplaire; elle se contenta de représenter avec une courageuse douceur: "qu'il y au-"roit trop d'indécence pour elle, à accor-"der cette place, à une personne, qui, "vivant dans une scandaleuse separation "de son mari, n'osoit pas mème s'appro-"cher des autels, pour y recevoir la communion; qu'elle, pour sa personne, ne ptrouvoit rien à redire à l'inocence de non commerce & de ses liaisons avec le Roi; mais que cela ne réparoit nulle ment la brèche qu'elle avoit fait à sa "réputation, puisque, malgré qu'elle fut mariée, elle vivoir comme fi elle ne "l'étoit pas, fans remplir aucun des de voirs d'une femme, qui ne doit être que dans la maison de son mari; Elle ES ajouta:

e.

it

le la

X

f-

ié-

u

u

fa

fi

u-

es

"ajouta: que sa Majesté pouvoir ordoner "ce que bon lui sembleroir, qu'elle se fe"roit toujours un devoir d'obeir; mais "q'elle espéroit, que lui même auroit trop "d'égards pour sa famille Roiale, pour "lui faire un affront pareil; que la place "en question éxigeoit un honneur trop "peu équivoque & trop délicat, pour "qu'on la donnat à une excommuniée, "qui n'osoit pas même prétendre au bien"fait général de la communion des Pa"ques.

Le Roi qui, d'un coté, se fésoit un scrupule de désobliger la Reine & de renverser l'ordre une fois établi; mais qui, de l'autre ne pouvoit se résoudre à donner un resus à Madame de Pompadour, sut dans un embaras cruel sur le parti qu'il prendroit. Il ne voioit aucun jour à lever l'objection de la Reine, dont il sentoit tout le poids & toute la force.

La Reine s'y tenoit fortement attachée, d'autant plus, que c'étoit la seule qu'il étoit impossible de mal interpréter. La malice la plus décidée n'auroit pu, quelque ésort qu'elle eut fait, lui prèter les moin-

moindres aparences de jalousie, bien loin d'y trouver les moindres vestiges d'une offense.

9

1.

18

m

le

ıi,

er

ut

il

uil

La

el-

les in-

find sed southern Madame de Pompadour elle mème, malgré la fécondité de son génie, se crut fans ressource vis à vis d'un obstacle qui lui paroissoit insurmontable. Et que faire? en effet. En continuant de vivre dans une séparation d'abord criminelle & encore désordonée, elle n'osoit aller à l'Autel. Deux raisons pressantes hi défendoient d'en aprocher: la crainte d'en être repoussée d'une façon peu agréable, ou bien le déplaifir d'entendre le monde crier à la profanation; & quelle profanation! la plus criminelle & la plus impardonnable de toutes les profanations; une profanation inspirée par l'orgueil & exé cutée par l'irreligion.

Ce chemin étoit donc bouché à fes espérances. Vouloit-elle retourner à son mari, à un homme de peu d'importance? Cette démarche ne l'aidoit point. La simple semme d'un d'Estiolles ne pouvoit point aspirer à l'honneur d'être Dame du palais.

La

La honte qu'elle eur d'un coup manqué qui, déja connu des courtisans, avoit fait un plaisir extrème à ses ennemis, n'augmenta pas peu son chagrin & son inquiétude. Le Roi y prit toute la part possible; La Cour en eut toute la joie imaginable.

Cependant quelque infurmontable que parut l'obstacle qui dérangeoit ses vues; Madame de Pompadour trouva enfin moïen de le lever. Elle fit à son mari d'Estiolles une lettre en style de Madeleine, dans laquelle elle l'affuroit: "quelle avoit pleuré l'injustice dont elle s'étoit rendue coupable envers lui, & qu'elle fe repentoit fincérement de tous les déréglemens de sa vie., Je reconnois mon tort, Jui disoit elle, & je veux le reparer. Déja le point capital de ma faute "a cesse; il ne me reste plus que d'en faire cesser les apparences; ce que je "fouhaite ardemment. Je fuis réfolue "d'éfacer par ma conduite à venir, ce qu'il y a eu d'irrégulier dans ma connduire passée. Reprenés moi: Vous ne "me verrés plus occupée qu'à édifier le monde par l'union où je vivrai avec vous, vous, autant que j'ai pu le scandaliser par ma séparation.

lé

it s,

n

rt

ie

uc

3;

fin

ari

de-

tle

oit

fe

ré-

on ré-

ute

ľen

je

lue

ce on-

ne

le

Vec

ous,

Tandis qu'elle étoit à écrire cette lettre, le Prince de Soubize se rendit chès d'E-stiolles & lui sit connoître: "qu'en quel"ques heures, on lui remettroit une let"tre de Madame de Pompadour; qu'à la
"vérité, il lui étoit libre de faire ce qu'il
"voudroit, & qu'on ne prétendoit nulle"ment forcer sa résolution, qu'au con"traire on vouloit que sa réponse sur en"tièrement libre; mais qu'il lui conseilloit,
"en qualité d'ami, de ne point accepter
"les offres contenues dans la lettre; que
"s'il le faisoit, il ne manqueroit pas de
"désobliger le Roi; qu'ainsi il devoit bien
"songer à ce qu'il feroit.

Pour donner plus de poids à ce confeil, il lui remit une ordonnance du Roi portant augmentation dans ses droits de Finance. Cette augmentation étoit très considérable.

D'Estiolles, en qui le tems & la réfléxion, ètoient enfin venus à bout, d'éteindre sa trop forte passion pour sa femme;

femme; D'Estiolles, qui rendu à la raison, avoit au moins changé son amour en indiférence, si tant est, qu'il n'y ait pas fait succéder le mépris; D'Estiolles, qui ne devoit pas ignorer ce que tout le monde savoir, je veux dire, que l'état de son épouse, la lui rendoit aussi inutile. qu'elle l'étoit au Roi; D'Estiolles enfin, répandu dans un cercle de mairresses, auroit été bien embarassé de la reprendre, quand mème on auroit fair moins d'instances & quand mème son refus n'auroit pas été si bien paié. D'ailleurs, peut être étoit-il bien aise d'avoir une bonne occasion de se venger en quelque façon du Roi, en lui laissant sur les bras le meuble inutile ou incommode qu'il lui avoit volé, dans un terns, où il pouvoit dire avec raison, qu'il n'avoit pas voulu le ravoir.

Il ne se défendit contre ce qu'on éxigeoit de lui, qu'autant qu'il le faloit, pour accroitre le mérite de sa complaisance & pour sauver les trop fortes aparences de son mépris, envers une personne dont il pouvoit tout éspérer & tout craindre. En un mot, le Prince de Soubize Soubize eut lieu d'être très content du bon fuccès de sa comission.

Mr. d'Estiolles reçut, ainsi qu'on le lui avoit dit, la lettre de Madame de Pompadour, & il y répondit conformément aux instructions qu'il avoit recues-

D'abord il la félicitoit, "d'ètre revenue "à des sentiments plus dignes d'elle. " Il lui témoignoit, ensuite, "l'excès de la "tristesse où l'avoit plongé sa séparation "d'avec lui. " Il disoit, "que la plate "qu'avoit fait cette séparation étoit trop "profonde pour qu'elle put jamais être "guérie; qu'il oubloit, pourtant, volon-"tiers son tort, & le lui pardonoit sincé-"rement; mais que sa résolution étoit prise "de ne plus habiter avec elle; qu'il ne la "romproit jamais, & qu'elle auroit tort de "s'y attendre.

1

e

u

t

u

i-

رلا

a-

& de

ZC

Quoique conçu dans les termes les plus mesurés, les plus polis & les plus respectueux, le resus étoit clair & aussi clair qu'on pouvoit le souhaiter.

Munie

Munie de ces pièces justificatives, d'une copie de la lettre qu'elle avoit faite & de la réponse de son mari ; elle s'en fut en instruire tous ceux qui prenoient part à ce qui la regardoit. "Elle n'étoit plus dans ple tort. - - -Elle avoit péché, il est vrai; mais elle s'étoit aussi repentie. On ne pouvoit plus lui reprocher de ne point "vivre avec fon mari, puisqu'il n'avoit pas renu à elle d'y retourner. Elle s'y étoit "offerte; mais elle avoit été refulée." Au lieu d'un Evèque, elle en trouvoit alors vingt, disposés à lui accorder indulgence plérière & à la conduire eux mêmes aux Autels de l'agneau imolé pour y participer aux mystères de la religion.

Ce manége où la religion étoit si évidemment jouée, ne trompa, à la vérité, personne; mais il eut tout son effet. L'obstacle principal qui l'empèchoit de marcher à la suite de la Reine, sut levé & cette Princesse accoutumée à céder ne sit plus aucune opposition. Elle se contenta de dire en riant: "Il ne me convenoit pas d'al"léguer mes raisons; & vous vous ètes au"torisé de mon silence pour m'oter mon prétexte.

Tout

ne de

in-

ce

est

On

int pas

Oit

Au

ors

nce

aux

rici-

évi-

rité,

ob-

mar-

cette

plus

a de d'al-

mon

Tout

Tout ce qu'il y avoit de bien intentioné à la Cour, soupiroit de cette nouvelle preuve de la puisance & de l'ambition sans bornes de la Pompadour. Cependant il faut avouer, qu'elle se comporta toujours envers la Reine, avec tout le respect & toute la soumission qu'elle lui devoit.

Il ne lui étoit pas possible d'en agir autrement. Elle connoissoit les sentiments du Roi, & savoit, par conséquent, que sa délicatesse iroit infailliblement jusqu'à s'offenser de la moindre ombre d'une insulte saite à la Reine, soit d'une façon soit d'une autre. Elle n'ignoroit pas que toute sa faveur ne la mettroit point à couvert de son juste mécontentement, si la Reine venoit à porter des plaintes contre elle; Elle le savoit & elle agir en conséquence. L'art valant ici la nature, elle se sit un mérite de son intèret & de ce qui, à parler juste, étoit bien plus la vertu du Roi, que la sienne propre.

On a déja dir, qu'avant ses amours avec le Roi, elle avoit eue une fille de Mr. d'E-F. stiolstiolles. Elle se nomoit Aléxandrine, & le Roi avoit tant d'amour pour elle & sui en donnoit tant de preuves, que cette enfant l'apelloit assès naturellement son papa. Il en eut tant de soin qu'il songea, de bonne heure, à la marier. C'étoit un des plus beaux partis de l'Europe.

Le Duc de Fronsac, fils du Duc de Richelieu, fut le premier sur qui le Roi jetta les yeux. Il en parla au Pére qui, trop bon Courtisan pour dire sans détour qu'il n'en vouloit point, répondit au Roi avec indiférence "qu'il étoit obligé de demander là dessus, le consentement de la Mainson de Lorraine dont il descendoit par n'sa Mère.

Une pareille réponse ne pouvoit ètre regardée, que comme un beau refus. Cependant il ne paroit pas que le Roi beaucoup trop juste, en voulur jamais du mal au Duc. Il continua d'avoir part à sa faveur, &, peut-ètre en sut-il plus estimé pour avoir su résister aux appas d'une gran-

grande fortune, en rejettant un mésalliage.

Quant à cette Demoiselle, elle ressembloit à Madame de Pompadour à plus d'un égard. Elle étoit très jolie, des plus vives & tiroit beaucoup de fierté de la faveur de sa Mère. Cette faute étoit peut ètre moins celle d'un enfant, que celle des flateurs qui l'environnoienr.

L'a Pil

e¢

n-

ai-

ar

tre

eau-

mal

fa-

imé

unt

ran-

Elle fut mise en qualité de pensionaire au Couvent de l'Assomption de N. D. où elle fut élevée. En ce tems là, s'y trouvoit Mademoiselle Charlotte de Rohan-Soubize, fille du Prince de Soubize aujourd'hui mariée au Prince de Condé, & quelques autres jeunes filles de la première distinction. Soit ignorance, soit haute idée de sa personne, Aléxandrine d'Estiolles s'avisa un jour de disputer le pas à cette Princesse. On lui eur bientot remontré son tort. Mais quand Madame de Pompadour l'apprit; comme si elle n'eut pas voulu passer tour à fait condannation contre

elle, elle répondit simplement: Elle à manque de politesse.

Cette Aléxandrine mourut vers l'année 1754 dans le même Couvent. Les petites véroles l'emportèrent à l'age de treize à quatorze ans, dans le tems que sa mère négocioit pour elle, un mariage avec un des Princes de la maison de Nassau.

Un coeur livré tout entier à l'orgueil, à la vanité & à l'avarice, n'est jamais guères ouvert aux impressions de la nature. Ce seroit lui faire trop d'honneur que l'en croire susceptible. Le Roi prit toute la part imaginable à cerre perte & elle fit femblant d'y être sensible; Mais les tracasseries & les mouvements bruïants de la Cour, lui firent bientot oublier sa douleur. Si quelque chose a été capable de la roucher, c'est que cette mort lui enlevoit les moiens de justifier, en quelque façon, aux yeux du monde & aux siens propres, sa trop grande pasfion à amasser des trésors. Elle ne pouvoit plus dire, qu'elle avoit un enfant, en faveur duduquel elle thésaurisoit. Quoique privée du prétexte dont se servent ordinairement ceux que la soif de l'or maitrise, pour colorer leur conduite & masquer ce qu'elle a d'odieux & de criminel; elle n'en alla pas moins son train. La perte de sa fille, ne servit qu'à mettre en évidence qu'elle étoit avare par avarice, puisqu'elle ne resusoit à sa passion, rien de tout ce qui pouvoit la flater.

Le marquis de Marigny son frère & l'héritier présontif de ses richesses imenses, éteindroit plutot en elle l'envie d'aquérir que de lui prèter quelques motifs, si elle ne sésoit pas tout ce qu'elle fait, pour se contenter elle mème. Car rien de plus certain que le mèpris qu'elle a pour lui. Par l'incapacité naturelle où il est de se changer & par l'impossibilité de mettre à profit les avantages qu'elle lui procure, en en usant comme il faut & en lui en sésant honneur, il répond trop mal aux vues de sa vanité, pour qu'elle puisse l'aimer,

n

rt

it

es

at

)-

ie

I-

le

sit ir

F 3

Avec

Avec la mortification continuelle de le voir exposé aux railleries de la Cour & aux infultes de l'Univers, elle a encore celle de ne pouvoir attribuer le mépris dont il est couvert, qu'à un vuide de mérite qui n'est que trop réel & trop évident. Elle avoit la foiblesse de croire que sa fortune lui fésoit des envieux; quoiqu'il fut très vrai, que, ce qu'elle prenoit pour de l'envie, n'étoit qu'un mélange de mépris & de chagrin dans ceux qui fésoient attention à l'origine de sa puisance & à l'abus qu'elle en avoit fait. Elle auroit souhaité ardemment, de pouvoir rapporter à cette cause le discrédit où étoit son frère. Mais, voiant l'impossibilité de le faire avec quelqu'ombre de raifon, elle a pris le parti de se ranger du coté de ceux qui s'en moquent, plutot que de faire tort à sa pénétration en le défendant.

Cependant, on croit généralement qu'il fera son héritier universel, ou du moins, qu'il héritera de la plus grande partie de ses biens. La raison qu'on a de le croire est qu'elle n'aime personne que soi mème, si tant est qu'il n'y ait pas de l'incongruité à dire;

dire; que la fote passion qui la maitrise, est uu vrai amour de soi. Son frère l'emportera sur tous les autres, uniquement parcequ'il est son frère & que cette qualité peut encore prétendre à vaincre l'indisérence extrème qu'elle a pour tout autre que pour soi.

n

C

t

e

it i-

ité

le

iil

is,

les est

fi

re;

Afin de diminuer la honte du mauvais emploi de ses biens, par l'espérance d'en voir naitre des enfants qui en foient plus dignes, elle a déja fait plusieurs tentatives pour le marier. Mais jusques ici elles ont toutes été inutiles. Elle est trop délicate dans le choix d'une épouse, & cette trop grande délicatesse s'oppose à ses vues. Peut-ètre viendroit-elle bien à bout de trouver parmi une noblesse pauvre ou inconue, quelques personnes en qui l'idée de la grandeur, des richesses & de la faveur, auroit bientot vaincu leur répugnance pour un mésalliage. Mais cela répondroit peu aux vues de Madame de Pompadour. Elle veut nonseulement que la famille où elle placera son illustre frère, soit de bonne noblesse; elle prétend encore qu'elle soit riche, & aussi distinguée par son rang que par ses emplois. De telles fa-F 4

milles ne se trouvent pas aussi facilement qu'elle veut bien se l'imaginer. Peu; très peu sont tentés de s'exposer au ridicule qu'une alliance pareille leur apporteroit immanquablement.

En attendant M. de Marigny passe ses jours dans le célibat; mais il est à souhaiter qu'il ne les y finisse pas. L'Europe ne pouroit assès déplorer l'extinction totale de l'illustre maison des Poissons.

Fin de la première partie.



L'HISTOIRE

DE

MADAME LA MARQUISE

it

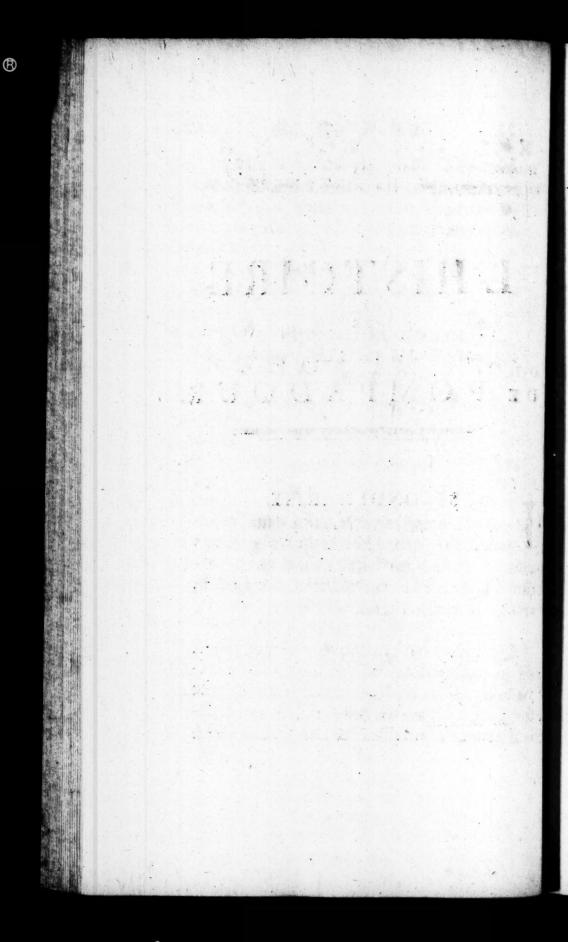
u l-

1-

r

DE POMPADOUR.

SECONDE PARTIE.





LHISTOIRE

DE

MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.



Seconde Partie.

I est de tems de venir ensin à un événement qui, par l'intèret qu'on y prend autant que par les suites qu'il a eues, mériteroit un détail particulier, dont on le croira toujours digne.

Quelque tems après que le dérangement de la Pompadour lui eut défendu de servir à la passion du Roi; tout le monde crut son coeur dégagé de rous les liens qui l'avoient retenu jusqu'alors auxpiés de son idole. On vir alors le beau sexe empresse à lui offrir ce qu'il avoit de plus accompli & de plus capable de le captiver. Une foule de beautés qui briguoient la conquète de son coeur, tachérent tour à tour d'atirer ses regards. Un grand nombre de courtisans travailloient à l'envi, à lui présenter quelque objet qui put le charmer.

· Un de ceux que cette noble émulation échaufoit le plus, un jeune homme de naifsance, sit voir au Roi, un portrait en miniature qui avoit été fait dans cette vue. C'étoit celui d'une jeune fille extraordinairement belle; plus belle mile fois que tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Concevoir de l'amour à la vue d'un portrait, est une chose qu'on trouve dans tant de Nouvelles nouvelles, dans tant de Romans, qu'on craindroit de donner à cette histoire, les airs d'une fiction, si l'on disoit que le Roi devint amoureux d'avoir vu le portrait en question. Mais il ne sauroit paroitre incroiable, qu'en éxaminant la régularité de ses traits & la beauté de fon coloris, il air dir, que ce ne pouvoit ètre qu'un portrait de phantaisse & qu'il

ne le regardoit que pour cela. Il ne pouvoit pas s'imaginer que la nature put offrir un original si beau.

à lui

li & Une

con-

ur à

rand

envi,

ut le

tion

naif-

inia-

étoit

nent u'on

voir

une

uvel

ans,

istoi-

lisoit

· vu

fau-

nant

é de

qu'il

ne

Le Gentilhomme l'assura, nonseulement, que la fille dont il avoit vu le portrait éxistoit, mais encore qu'il ne trouveroit aucune dificulté, à disposer d'elle comme il lui plairoit. Cela excita sa curiosité & sit, peut être, naitre des désirs dans son coeur. Il dit: qu'il seroit charmé de la voir, ne sut-ce que pour se convaincre s'il avoit tort ou non. C'en sut assert des dire au Gentilhomme qui, sur le champ, se mit en devoir de la faire venir.

Cette jeune fille qui avoit à peine quatorze ans, se nommoit Murphy. Elle étoit née en France; mais ses parens étoient Irlandois d'origine. On auroit peine à imaginer, un état plus triste & une situation plus délabrée, que celle où se trouvoit sa famille. La plus grande preuve qu'on en puisse donner est, que sa soeur servoit d'original à l'Académie de Peinture & qu'elle mème étoit destinée à lui succéder dans cette sonction.

Le

Le Roi ne l'eut pas plutot apperçue, qu'il dit hautement, que bien loin de l'avoir flatée, son portrait ne lui avoir pas mème rendu la justice qu'elle méritoir. Sa beauté ravissante, la fraicheur de son teint qu'on ne compareroit à une rose que pour flater cette belle fleur, ses graces en fantines, une douce timidité qui est na turelle à son age & que le sentiment su périeur de sa présence, rendoit encore plus grande, l'innocence qu'il y soup çonoit; on dit qu'il l'y trouva; tout concouroit à faire naitre des désirs, & rien ne s'opposoit à leur satisfaction. Un Roi qui soupire, pour une pareille beauté, n'est pas réduit à soupirer longtems.

Il fit connoitre ses intentions: on sy conforma. Elle n'étoit venue que dans le dessein de ne lui rien refuser; elle ne resusa rien. Quel repas pour lui! un repas apprété des mains de la nature, un repas beaucoup trop bon pour un Roi; puisque dans ce rang, il en est si pen qui ne se soient gatés le gout par les faux rasinements de la Cour & qui ne se soient mis hors d'état de recevoir les vraies & pures impressions d'une beauté, dont

Cue,

1 de

VOIL

itoit.

fon.

que

s en-

na-

at fu

core

oup

con-

rien

Roi

eauté.

n sy

dans

lle ne

, w

Roi;

1 peu

ar les

ne le

ir Jes

eauté,

dont

dont les charmes sont relévés par la simplicité. Asses malheureux pour ne rencontrer, nulle part, la vérité, on les voit courir, route leur vie, après l'erreur & la fausseté. Tout les trompe: tout leur en impose; mais c'est surtout en fait de maitresses, qu'ils sont sujets à devenir les dupes d'autrui. Rien n'est plus ordinaire, que de leur voir prendre les ruses & les coups de main de la duplicité, pour les marques assurées d'un parfait amour; l'affectation ennuiante d'une fotte éducation. pour une nature corrigée; les habits riches, les bijoux, le fard & rout le dénaturé des parures, pour des atraits bien plus féduifants que les charmes de la nature toute nue. Nous verrons bientot que, dans le cas de la jeune Murphy, cette réfléxion n'est pas entièrement déplacée.

Elle éroit devenue la petite maitresse du Roi; puisque l'essentiel de la cérémonie avoit été éxécuté à la grande joie des deux parties. Cependant, il n'avoit aucune envie de la produire à la Cour, malgré qu'il sut très persuadé que, si la beauté donnoit les rangs, elle occuperoit, sans

sans doute, le trone d'une Impératrice Il craignoit avec raison, que son peu d'expérience dans le monde, trop de rudesse dans ses manières, trop de simplicité dans ses réponses & une admiration outrée de tout ce qu'elle voioit, parceque tout lui étoit nouveau fingulier & extraordinaire; de l'exposat aux railleries & aux huées des courtifans. D'ailleurs on ne pouvoit guères s'attendre que le passage subit de l'obscurité la plus grande au comble du lustre & de la splendeur, ne la fraperoit pas d'éblouissement. Dans les Cours on trouve bien des objets propres à faire tourner la tète: on en rencontre peu qui touchent le coeur. La vie privée dans laquelle il vouloit retenir sa nouvelle maitresse, étoit pour cette jeune beauté une faveur de plus. Avec le tems il pouvoit, s'il le jugeoit à propos, la faire paroitre en public & l'exposer au grand jour; sans qu'il eut à redouter les inconvénients qu'il appréhendoit alors, puisqu'elle n'y parviendroit que successive ment & par dégrés.

room sel monnob a Pour

ice.

peu

ru-

pli-

tion

par-

ilier

rail-

l'ail-

urité

e &

pas

on

faire

qui

dans

mai

une

voit,

parand

icon-

puis-

flive

Pour

Pour ce qui est de Madame de Pompadour, on peut bien croire que, dans l'état où étoient les choses, le Roi ne poussa pas la délicatesse jusqu'à se faire quelque violence, pour dérober cette intrigue à sa connoissance. Cependant on a dit que cela étoit arrivé, & il semble qu'on ne l'a pas dit à tort.

Il s'agissoit à présent, de trouver un lieu à l'écart mais à portée, où le Roi put se rendre sans incommodité & sans danger d'ètre vu, & où elle put être consiée aux soins de personnes assurées. Un lieu pareil étoit dificile à trouver; mais sa bonne amie Madame de Pompadour le tira d'embaras. Elle ajouta encore à cette saveur, le mérite de faire semblant d'ignorer le service qu'elle lui rendoit.

Il ne se passoit rien; le Roi même ne sésoit pas un pas, qu'elle n'en sur aussi tot informée par les émissaires qu'elle avoit soin de tenir toujours aux aguets. Elle sur donc bientot instruite des ses nouveaux mouvements. Elle devoit nécessairement, s'attendre à quelque chose de pareil; & rien ne pouvoit ètre moins capable

ble de l'inquiéter, que le choix qu'il avoit fait d'une jeune fille sans usage du monde, pour se passer le tems d'une façon où elle ne lui servoit plus de rien. Au moins n'avoit-elle aucun coup de tète à craindre de sa part. Ce choix paroissoit si propre à lui oter toute inquiétude au suite d'un commerce du Roi avec une autre qu'elle, qu'on en vint à croire, qu'elle même y avoit eu part, que tout s'étoit fait ou à son instigation ou par son entremise.

Mais il y a apparence qu'on lui fit tort en ce point. Elle étoit trop rusée & son expérience étoit trop grande, pour qu'elle eut pu travailler à donner une maitresse à son amant. Cauroit été s'exposer à trop d'inconvénients. La consequence étoit claire & des plus faciles à tirer. Si cette maitresse avoit le bonheur de lui plaire & de fixer fon attachement: c'en étoit fait de sa faveur; elle la perdoit sans ressource. Si par contre, elle n'avoit rien qui put le toucher, elle devoit s'attendre à effuier les plus fanglants reproches. D'ailleurs elle ne pouvoit fans blesser tous les égards & sa propre délicatesse, it

n-

nc

oit

au

re,

out par

fit

isée

our

une

ex-

nfe-

es à

neur

ent: per-

elle

de-

lants fans

déli-

tesse,

catesse, offrir & emploier ses services dans une pareille affaire. Elle prit un bien meilleur parti. Elle serma les yeux sur tout ce qui passoit & sit comme si elle ne savoit de rien rien.

Tel éroit le plan de sa conduite. Lorsqu'on lui apprit l'embaras où étoit le Roi, à se procurer une maison particulière pour sa nouvelle mairresse, elle chercha l'occasion de lui faire connoitre qu'elle éroit lasse d'une petite maison qu'elle avoit aimée autrefois. Cétoit une demeure solitaire qui avoit été batie pour elle quelques années auparavant. avoit murmuré, parceque la place de ce batiment ainsi que des jardins, avoit été prise du parc de Versailles, sur la route de St. Germain. Elle pria sa Majesté de vouloir la débarasser de cette maison & d'en disposer à son gré & selon son bon plaisir; mais elle se garda bien de laisser rien entrevoir de la connoissance qu'elle avoit du besoin où éroit le Roi d'une relle maison.

Si cette offre où l'on prenoit à tache de taire les motifs qu'on avoit de la faire, n'étoit

les apparences; le Roi ne pouvoir pourtant pas croire que la Marquise de Pompadour ignorar une chose qui déja n'étoit plus un mystère à la Cour. Aussi lui tint-il compte, ou du moins, sit semblant de lui tenir compte & de sa bonne disposition à l'obliger & de sa prudence à l'obliger d'une façon si satisfaisante. Un autre moins prévenu, moins préoccupé que lui, n'auroit trouvé dans toute cette conduite qu'une ruse, qui encore n'avoit pas le bonheur d'ètre des plus sines.

Il accepta l'offre qu'elle lui fit si à propos; d'autant plus que rien n'étoit plus propre à remplir ses vues, que cet endroit là. On le nommoit ordinairement l'hermitage de la Pompadour, & l'imagination ne peut rien se représenter de plus charmant. Par tout le champètre y avoit été conservé; mais on l'avoit embelli, de tous les charmes dont il est susceptible.

La maison en elle mème n'avoit rien de brillant. Elle étoit petite & ressembloit en quelque saçon à la maison d'un fermier avec une ménagerie derrière. Mais il règnoit un gout exquis dans l'intérieur

térieur. Tout ce qui devoit servir à l'usage ou à l'ornement étoit d'une propreté à enchanter & se distinguoit sur tout par la noble fimplicité qui y brilloit. On n'avoit épargné aucun embélissement essentiel. On y trouvoit tout. Rien n'en avoit été exilé, que ce qui ne pouvoit s'accorder avec fa destination. Tout y portoit l'air de la campagne. Les tableaux, ouvrages des meilleurs maitres, n'y représentoient que des paisages, des jeux, des fètes, des divertissemens champètres. De petits tableaux de bergers & de bergères, distribués avec élégance éroient ci & là entremélés, d'un vieil hermite qui servoit à en relever la beauté. Toutes les chambres étoient tapissées en fine perfe, ce qui avec les meubles du mème gout, leur donnoit un air vif & riant qu'on ne pouvoit trop admirer. Les jardins sans ètre soumis aux froides règles d'une trop éxacte proportion, offroient dans leur varieté, une régularité insensible. On y voioit un bosquet de roses, avec une statue du Dieu d'amour au milieu. Des berceaux de myrthe & de jasmin, y fournissoient une ombre agréable qui invitoit à s'y aller reposer.

lui emnne nce Un upé ette voit

UF-

m-

oit

proplus ennent irnade

re y belli, rible.

rien ffemd'un rière. l'in-

rieur

Les plattes bandes, quoiqu'elles semblassent y ètre disposées sans ordre, offroient chacune, des sleurs d'une éspèce disérente. La jonquille, l'oeillet, la violette, la tubereuse, répandoient à un certain éloignement les odeurs particulières qui les sont chérir & qui venant à se méler ensemble formoient une athmosphère embaumée, dans laquelle l'odorat respiroit la vie & le plaisir.

A chaque coté de la porte du jardin, qui donnoit dans le parc, on découvroit des arcades ouvertes qui disposées en rond & proportionément étagées formoient deux sortes d'amphitéatre dont la surface couverte de fleurs, ne pouvoit ètre plus agréablement diversifiée. Les terrasses, les pièces d'eau; les allées de verdure, tout se trouvoit dans cette pétite étendue de terrein, sans que rien s'embarassat. En un mot, on n'y avoit oublié aucune des beautés que l'art vole quelque sois à la nature sans qu'elle s'en apperçoive.

En vérité, rien n'étoit déplacé dans cette aimable solitude que Madame de Pompadour à qui elle apartenoit. Nouvelle bergère d'Arcadie, elle y apportoit tount

12-

te.

u-

8-

nt

m-

m-

la

in,

oit

en

ent

ace

Té-

ces

OIL

ans

n'y

art

elle

ans

de

ou-

toit

tou-

toujours une affectation ridicule & outrée. Elle fésoit semblant de vouloir se passer le tems aux petites occupations de la campagne, & elle y jouoit la servante aux vaches. Il est vrai pourtant qu'elle s'y délassoit des fatigues de la Cour, & qu'elle s'embloit y oublier pour un tems sa grandeur, comme elle avoit oublié à la Cour sa première petitesse.

Ce séjour tranquile qui, pour le gout, éroit préférable mile fois à la magnificence de Verfailles où l'on voit le vrai plaifir se perdre dans une foule d'apparences trompeuses ou dans la desagréable immensité des appartements; ce séjour, dis-je, fut celui de la jeune Murphy. fonne & fon caractère affortissoit infiniment mieux avec l'arrangement général de cette maison, que la propriétaire qui venoit de l'abandonner. Le Roi s'y rendoit auprès d'elle, chaque fois qu'il en avoit le loisir ou quand sa passion l'ordonnoit. A l'ombre d'une vie privée qui ajoutoit infiniment aux charmes de la jouissance, il y passa des momens qu'il auroit pu nomer, avec raison, les plus voluptueux de sa vie, s'il avoit été en état de connoitre tout in u()

7001

tout le prix de son bonheur. Mais, un trop long usage de mets apprétés à la Pompadour avoit tellement émousses ses organes qu'il ne trouvoit plus de gout à un repas si simple, si sain & si capable de flater les sens.

L'Esprit est, sans doute, une qualité essentielle, & on lui doit des égards lors mème que la jeunesse & la beauté sont sur leur retour, ou qu'elles ne se trouvent pas dans le degré le plus capable de plaire. Mais il doit se faire un devoir inviolable de ne s'exercer jamais d'une manière dangereuse & criminelle, comme il n'est que trop ordinaire que cela arrive. Sans cela, bien loin d'ètre un mérite, il n'est digne que de reproches & de mépris. La jeune Murphy, cette aimable créature n'en avoit besoin que d'autant qu'il lui falloit de son sel pour la préserver de la fadeur. A fon age il n'étoit pas nécessaire qu'elle fit preuve d'esprit. C'étoit assès qu'elle en sit espérance. Or elle la fésoit tant par sa vivacité que par la facilité qu'elle montroit à comprendre d'abord tout.

Ou'on en fasse la comparaison avec la Marquise de Pompadour: Qu'on mette ses charmes vis à vis les attraits d'une coquète, auxquel l'art préta en mème tems la puifce de séduire le Roi & le moien de déplaire au monde; on ne trouvera point de dificulté à décider, sur lequel de ces deux objets, devoit tomber le choix d'un homme de gout. La beauté ravissante de cette jeune créature, sa jeunesse fleurie, son inocence non feinte, sa franchise naturelle; tant de choses si capables de remplir toute la capacité d'une ame vraiment voluptueuse qui, outre cela, pouvoit encore s'ouvrir une nouvelle source de plaisirs en formant ce bel objet; & en le mettant de plaire dans tous les cas & à tous les égards; tant de choses, disje, se perdoient malheureusement pour un homme qui ne sentoit plus les impresfions de la pure nature, parcequ'il avoir vécu trop longtems sous le charme de l'art, charme qu'il sembloit ètre hors d'état de rompre. Car la faveur de la Pompadour ne souffrit point d'un événement si propre à la détruire. Au contraire, elle sembla y profiter, & l'on vit cette séduisante personne, sière du pouvoir qu'elle avoit aquis GS

rs

ur

as

e.

le

n-

ue

la,

ne

eu-

en

oit

ur.

lle

elle

ant

elle

on

⒀

aquis, jouer l'indiférence dans un cas qui fembloit ne devoir lui offrir que de l'inquiétude.

Le Roi en agit toujours à son égard, comme s'il se s'étoit cru dans l'obligation de réparer quelque tort qu'il lui auroit fait. On dit mème que, de peur que la découverte de ses nouveaux engagements, ne sur regardée comme une insulte, il poussa la délicatesse jusqu'à les taire devant elle. Au moins le monde n'apprit-il jamais qu'il eut sait cette ouverture; & cela revient, à peu près, au mème.

Il continua pourtant quelques mois, à rendre ses fréquentes visites à la jeune Murphy. Elle menoit une vie si retirée, que très peu de Dames de la Cour avoient accès auprès d'elle. Encore ne sur ce pas impunément qu'elle en vit quelques unes; tant les amitiés & les liaisons des Cours sont dangereuses! L'exemple suivant va le prouver en même tems qu'il fera voir le dévoument entier du Roi pour sa chère Pompadour.

Dans un de ces moments destinés au plaisir, où badinant avec sa belle maitresse avec

mi

m-

261

de

ait.

le-

ne

us-

el-

ais

re

me

que acpas

ies;

urs

a le

dé-

om-

esse

vec

avec toute cette liberté qui doit naitre d'un commerce aussi étroit que celui qui les unisfoit; dans un de ces beaux moments la jeune Murphy lui demanda avec un fourire moqueur: à quels termes en ètes vous donc avec votre vieille femme? Le Roi persuade. qu'elle n'avoir pas fait cette question de son propre mouvement, en fut outré au vif. Il fronca le fourcil, se mordit les levres &, en la fixant d'un oeil sévère, il lui ordonna de déclarer fur le champ qui étoit la personne qui l'avoit incitée à lui parler sur ce ton. La pauvre enfant pensa mourir de peur de l'air farouche qu'elle voioit prendre au Elle se jetta à ses piés & accusa, sans balancer, la personne qui lui avoit mis ces paroles à la bouche.

Cétoit Madame la Maréchale d'Etrées. Cette Dame avoit vécu longtems dans la plus étroite liaison avec Madame de Pompadour. Mais amitiés de femmes ne durent guères. Il survint quelques légères brouilleries qui les désunirent sans retour. La Maréchale qui, par complaisance pour le Roi, avoit d'abord lié connoissance avec Mademoiselle Murphy, voulu la faire servent

vir

vir à sa haine contre la Pompadour. C'est dans cette vue qu'ella lui inspira la demande qu'elle fit au Roi. Cette demande étoit d'autant plus capable de jetter un ridicule sur l'ancienne favorite, qu'elle prenoit toutes les apparences de la plus pure vérité dans la bouche d'un enfant qui la fit dans l'inocence de son coeur, & sans prévoir aucune des dangereuses suites qu'elle auroit. La première de ces suites sur, que d'abord Madame la Maréchale reçut ordre de quiter la Cour & de se rendre dans ses terres.

Quant à la jeune Murphy, le Roi étoir, fans doute, trop juste, pour la punir d'une indiscrétion, ou pour ne pas pardonner à son inexpérience & à la foiblesse de son age, d'avoir servi d'instrument à l'offense qu'il avoit reçue. Mais comme sa beauté & les plaisirs qu'elle donnoit au Roi, plaisirs auxquels la jouissance n'avoit déja que trop sait perdre de leur vivacité, n'étoient guères plus que rien, vis à vis de la passion & du gout qu'il avoit pour la Pompadour, on peut regardes cet accident, sinon pour la

at:

le

u-

ır

es

la .

1-

it.

rd

ui-

7-

5

u-

11-

de

of-

fa

au

ia-

eur

lue

du

on

la

au-

cause, au moins pour l'époque de la résolution qu'il prit de l'abandoner. Cette résolution trouva d'autant plus d'entrée chès lui, qu'il s'y sentit encore déterminé par une autre circonstance, je veux dire, par la grossesse de Mademoiselle Murphy.

Cela paroitra fingulier à ceux qui ne connoissent pas l'aversion qu'a le Roi pour des enfans naturels qui, de ce droit de naisfance, ne manquent jamais de vouloit tirer & leurs noms & leurs rangs. Cette averfion venoit des troubles qu'avoient excites, sous sa minorité, les prétensions des enfans naturels de Louis XIV. Pour en prévenir le renouvellement & se dégager d'une Maitresse qui lui étoit devenue indiférente, il lui chercha un mari. voulut de naissance mais, en même tems, assès pauvre pour n'écourer que son intéret, sans saire résléxion à la honte d'une pareille alliance. Les avantages de ce mariage étoient assès considérables pour lui inspirer ces sentimens. Un entretien plus que sufisant, pour lui, pour sa femme & pour l'enfant dont il devoit se dire le père, outre ce qu'il pouvoit raisonablement en attendre à l'avenir; voila ce qui lui fut offert **(B)**

offert & ce qui le détermina. Une des conditions du mariage fut, dit-on qu'il auroit soin de retenir toujours son épouse à la campagne & qu'il ne lui permettroit point de venir à la Cour. Cette condition devoit paroitre une faveur à l'épouse, si tant est qu'elle ait eu asses de pénétration pour en connoître tout le prix.

Ainsi finirent les amours de la belle Murphy. Le triomphe que la Pompadour avoit remporté sur la Maréchale d'Etrées, lorsqu'elles tendoient à leur fin, ne fut pas capable de satisfaire cette cruelle favorite. Elle étendit sa fureur vengeresse jusqu'à son mari, homme de mérite & un des plus grands Généraux qu'ait la France. Au fond de son coeur, elle détestoit le Maréchal de Richelieu. nonseulement parcequ'elle étoit convaincue qu'il se fésoit un honneur, de nourir pour elle le plus souverain mépris; mais aussi, parcequ'en travaillant, comme elle, à passer le tems au Roi, il étoit parvenu, comme elle, à s'infinuer dans ses bonnes graces & à s'affurer de sa faveur. Cependant l'idée qu'ils pouvoient se rendre l'un à l'autre de très bons & de très mauvais ferdes

uil

ufe

oit

idi-

ou-

né-

K.

elle

pa-

nale

fin,

Tu-

en-

eur,

eu,

un-

un

ais

lle,

nu,

nes

en-

un

ais

er-

services, les engagea à prendre tous les dehors d'une considération & même d'une amirié réciproque. Cette convention d'intéret subsissoir depuis quelque tems, lorsque la haine d'un coté & l'envie de l'autre, vint resserrer d'avantage les noeuds de leur alliance. Le Maréchal d'Errées éroit le triste objet de cette haine & de cette envie. L'effet que cela produisit, . fur qu'on le rappela dsns le tems qu'il étoit occupé à poursuivre une victoire qu'il vit bientot couronnée des succès les plus brillants. Le Maréchal de Richelieu qui lui fuccéda dans le commandement, perdit tout ce que son prédecesseur avoit gagné, en moins de tems qu'il n'en avoit mis à le conquérir.

On a'dit généralement que ce dernier Commandant en Chef, en reconnoiffance du fervice que lui avoit rendu Madame de Pompadour, chercha à recompenser sa bienfaitrice d'une manière aussi
fatisfaisante pour son avarice, que le rappel de M. d'Etrées l'avoit été à son esprit
vindicatif. Cette recompense consistoir
à fermer les yeux sur l'irrégularité du
trasic qu'elle sésoit de toutes les places
dans

dans la partie des fourages. Elle nommoit Intendants, commis & généralement tout ce qui étoit dans ce département; & elle nomoit toujours ceux qui avoient donné le plus, fans s'informer si c'étoient aussi les plus dignes d'ètre préposés à ces emplois.

On raconte qu'après avoir mis bas le commandement de l'Armée en Allemagne. le Maréchal d'Etrées, de retour à la Cour fut des plus aggracieusés du Roi qui ne put s'empécher, de lui rendre la justice que méritoient ses services. Il lui fir pourtant entendre, qu'il seroit charmé de le voir aller chès Madame de Pompadour. Le Maréchal ne s'opposa point à ce désir: il y alla. Elle avoit fait son visage à tout ce que la douceur à de plus gracieux & la fausseté de plus trompeur. En l'abordant il fit une perfonde révérence & voici ce qu'il lui dit: "C'est par ordre du Roi mon maitre que je viens vous faire ma révérence. Je suis parfairement au fait des sentimens, que vous avés pour moi: Mais j'ai trop de con-"fiance en la justice du Roi, pour que je me croïe obligé de les redouter., A peine peine avoir-il achevé, que, sans attendre une réponse, il regagna la porte & sortit.

Le facrifice d'un fi brave Général dans des circonstances aussi critiques, avoit été précédé de celui d'un des principaux Ministres du Roi. M. d'Argenson Sécrétaire d'Etat devint la malheureuse viscime du génie malfaisant, qui présidoit à toutes les délibérations de la Cour de Versailles.

Lorsque le parricide Damiens eut éxécuté en partie contre la vie du Roi, le plus lache, le plus noir & le plus infame de tous les desseins; attentat auquel on ne pouvoit point trouver de suplice asses grand, si celui qui l'avoit commis étoit en usage de raison; mais qu'on ne pouvoit non plus trop excuser, s'il avoit le malheur affreux d'en être privé; Lors de cet attentat, on crut la plaie beaucoup plus dangereuse qu'elle n'étoit en effet. Toute la Cour pleuroit d'avance la mort du Roi: Lui même la croioit certaine. On imagine aisément combien cet accident causa de mouvements.

H

Rien

ie je A peine

m-

ale-

qui fi

oré-

27.4

rne,

our

tice

fir

de

npa-

fon plus

eur. évé-

par

nens urfai-

vous

con-

Rien n'étoit plus naturel que de penser, que Madame de Pompadour ne manqueroit pas d'accourir au premier bruit, pour témoigner à sa Majesté, tout l'excès de la douleur que lui causoit un événement si tragique: on résolut de lui désendre la présence. L'Evéque qui assistoit le Roi, eut soin de lui faire un cas de conscience de cette affaire; & M. d'Argenson, charmé d'avoir une occasion de satisfaire sa haine & sa sensibilité particulière, le soutint de toutes ses forces. Madame de Pompadour vint se présenter à la porte du Roi; mais elle eur la mortification de voir qu'on la lui ferma au nés. Cétoit grand dominage. Les Courtifans perdirent par là une des plus belles scènes qui ait jamais été représentée. L'imagination ne feroit que de vains éforts, pour peindre de tète, le beau, le sublime qu'auroit ofert la réalité en cette rencontre, si on lui avoit permis d'entrer. Le ton tragique, l'envie de paroitre grande & élevée dans la douleur, la tendre crainte, la peur, l'angoisse qui trop forte pour être exprimée, auroit encore eu peine à se faire connoitre par quelques fons mal articulés & fans cesse entrecoupés de fanglots; tout cela auroit immanmanquablement fourni à la Cour le plus riche des passe-tems dont elle se vit cru-ellement privée. Elle même gémissoit de n'avoir pu étaler ses contorsions; mais en en gémissant, il est bien probable qu'elle songeoit à venger, s'il étoit possible, l'afront qu'on lui avoit fait avec tant d'audace.

1e-

la ·

oi,

nce

mé ine

de

our

iais

ı la

ma-

une été

que

, le

dité

pa-

eur,

qui

enuel-

im-

nan-

La blessure se trouva bien diférente de ce qu'on l'avoit cru; & dès le lendemain on cessa de s'inquiéter de ses suites. Au bour de deux ou trois jours, le Roi presque guéri, fut visible & reprit son premier train de vie. Une de ses premières visites fut chès Madame de Pompadour qui le reçut de la façon du monde la plus propre à faire pitié. Ses yeux éplorés, son visage couvert de larmes, anonçoient une désolation qui ne pouvoit pas manquer de produire l'effet qu'elle en attendoit. Après l'avoir félicité de son heureux rétablissement, elle se répandit en plaintes amères, fur la conduite qu'on avoit tenue à son égard. Elle finit par dire: "que puisqu'il lui étoit défendu de le voir, dans "le tems que son devoir l'éxigeoir le plus & que lui même en avoit le plus besoin,

"elle ne pouvoit faire mieux que de se re-"tirer à tems, pour oter à ses ennemis la "maligne joie de lui faire encore un pareil "outrage.

Cette menace de se retirer; menace qu'une femme ne fait guères que quand elle est assurée de n'erre pas prise au mor, eut tout l'efet possible sur l'esprit du Roi. Résolu de lui donner la satisfaction la plus éclatante & de lui accorder ce qu'elle n'auroit ni pu ni osé demander, il comence par éxiler le trop conscientieux Evéque, avec trois ou quatre Courtifans qui avoient fait les plus empresses à lui defendre l'entrée. M. d'Argenson fut disgracié & obligé de se démettre de sa Charge. On croiroit qu'en lui fésant succéder le jeune Marquis de Paulmy d'Argenson son neveu, il avoit intention d'adoucir un peu la douleur de sa disgrace; mais il n'en est effectivement rien. Le neveu ne ressembloit point à l'oncle. Le Roi étoit content du premier; puisqu'il avoit toujours tenu envers la Pompadour, une conduite dont elle n'avoit aucun sujet de se plaindre. Le second au contraire, n'avoit fair aucun mystère, du mépris qu'il avoit pour elle. Elle Elle n'attendoit que l'occasion de lui faire porter la peine de ses sentimens; & aucune ne pouvoit ètre plus savorable que celle ci.

t,

a e,

nli-

m

ne

e-

eu

eft n-

m-

ırs

ire

re.

un

le.

lle

M. de Paulmy d'Argenson n'a pas occupé longtems la place de son Oncle. La force des circonstances vient de l'en chaffer, pour avoir montré trop de zèle à fervir la haine de Madame de Pompadour contre M. d'Etrées. Sa faveur n'a pu le garantir; tant il est vrai que, dès qu'une fois les choses ont pris un train mal réglé, la faveur mème des personnes les plus puisfantes n'est plus d'aucune utilité. Cela arrive furtout quand tout est dirigé par le caprice d'une femme telle que la celèbre Marquise. S'opposer à ses vues, la contredire; c'est le moien sur de trouver la disgrace. Suivre aveuglement ses volontés c'est s'exposer au même danger, parceque les suites d'une action fout toujours mises sur le compte de ceux qui la font, refement de ceux qui l'ordonent. Tel étoit précisément le cas du jeune Paulmy d'Argenson. tomba pour avoir voulu obeir. Secondé de M. Ronille il poussa la complaisance pour Madame de Pompadour jusqu'à pren-H 3 dre

dre le parti de M. de Maillebois contre le Maréchal d'Etrées. Ce dernier s'étant justifié de la façon qu'il l'a fait, on fut forcé de les facrifier tous les deux aux cris & à la vengeance d'un peuple, qui fait souvent la loi au pouvoir le plus despotique, en l'obligeant de temporiser & de garder les mesures qu'il semble prescrire.

Mais, ce qui a le plus étoné le monde est, que M. de Machault Garde des Sceaux fut démis de sa charge en même tems &, je crois, le même jour que le vieux d'Argenson. Il étoit à la tête d'un parti oposé à ce dernier Ministre & chacun savoit qu'il fésoit avec Madame de Pompadour. Il est vrai qu'il montra quelque chaleur dans les représentations qu'il fit au sujet des dépenses excessives qu'éxigeoient les petits foupers du Roi auxquels avoient été joints les apartements de plaisir. auroit voulu qu'elles fussent plus modérées, ou qu'à l'éxemple de celles du Grand couvert, on les mit sur un pie fixe, auquel on fut obligé de s'en tenir. Cependant, un prétexte aussi vain de sa démission, que celui d'avoir déplu au Roi & à la Pompadour ou à la Pompadour & au Roi par la la liberté de ses remontrances, n'auroit fair impression sur personne, si on ne s'en étoit servi avec un air mystérieux, qui annonçoit qu'on étoit au fait du secret de la Cour.

Ceux qui trouvent plus de plaisir à approfondir les choses qu'à glisser négligemment fur leurs furfaces, croioient trouver dans ces éxemples opposés de disgrace, la preuve la plus parlante de cette fine politique qu'on a toujours prétée à Madame de Pompadour. Peut ètre ces conjectures trop subtiles n'ont - elles aucun fondement réel. Si cela étoit, elles ne manqueroient pas d'appréter à rire à ceux qui sont au fair de tout ce qui s'est passé. Cependant le fond qui a fourni matière à ces conjectures, est si remarquable; il est si propre à peindre une partie du caractère François, que, quand même les conséquences qu'on a voulu en tirer à l'égard de la Marquise de Pompadour, seroient fausses, on auroit toujours moins de profit à le suprimer qu'à en détailler les circonstances principales.

ti

1-

a-

1-

nt

nt

11

es,

u-

iel

ır,

n,

n-

ar la

Il eft

ded the beautiful transplants are

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des querelles du Clergé avec le Parlement de Paris. Mais, peut être n'est il pas également connu, que le sujet de ces querelles est le plus vain de tous les sujets. Il est si vain, qu'on a de la peine à le croire des François, malgré leur gout décidé à faire sérieusement des bagatelles & à leur donner l'air de choses d'importance. La célébre dispute du Liliput de Swift, en la prenant en un cer-tain sens, est, à parler à la lettre, d'une importance bien plus grande. fi un oeuf vient à ètre ouvert par le cul plutot que par sa pointe, est au moins une chose dont la légère utilité est sensiblé & dont, par conféquent, on peut faire quelque usage dans la société. Mais ces subtilités de Métaphysique, que Janfénius s'avisa de méler avec les matières de religion & qui, depuis sa mort, ont cause un schisme ouvert en France, tant dans l'Eglise que dans l'Etat; ces subtilités, dis-je, ne sauroient ètre plus inutiles, plus vaines, plus ridicules. D'ailleurs elles sont toutes de nature à ne pouvoir être foumises à l'examen de la raison humaine, qui est beaucoup trop foible pour oser pern-

ec

re

jet

ous

la

eur

ban

fes

Li-

er-

ine

der

cul

ins

nsi-

eut Iais

an-

eres

ont

rant

tili-

uti-

eurs

èrre

line,

ofer

per-

percer dans ces mystérieuses ténébres. Celui qui les tira du creux de son cerveau, le Clergé qui s'y opposa, le Parlement qui les adopta, ignoroient tous également, ignorent encore & ignoreront toujours de quel coté est le droit. Et, quand mème on viendroit à bout de s'en convaincre, il n'en réfulteroit pas le moindre avantage pour l'humanité, dont on trouble inconfidérément le repos, par l'opiniatreté à combattre ou à défendre ces saintes vétilles. On ne sauroit nier, il est vrai, que le Parlement ne combatte pour la bonne cause, puisque son activité ne tend qu'à défendre les peuples, contre la tyrannie du Clergé qui veut, malgré qu'on en ait, forcer tout le monde à recevoir la constitution Unigenitus.

Mais cette activité, quelque louable qu'elle soit dans son principe, mériteroit bien plus d'éloges dans son aplication, si, au lieu de s'aracher aux billets de confession, qu'on éxige des mourants; tyrannie qui se détruiroit bientot d'elle mème, puisqu'elle n'est apuiée que sur la déraison la plus notoire; si, dis-je, au lieu de s'atacher à ces babioles, le parlement tournoir

noit ses vues vers les moiens de délivrer les peuples de l'oppression de la cour en allégeant le poids affreux des impositions qui l'accablent. On n'auroit pas à lui reprocher d'avoir abandoné le corps pour courir après l'ombre, d'avoir perdu de vue une chose réelle, pour s'occuper sans fruit d'un ètre imaginaire.

Dans l'état actuel des choses, il étoit naturel que les deux partis tinssent les yeux, atachés sur le Roi, qui ne pouvoit se déclarer pour l'un ou pour l'autre, sans que cela sut d'un grand poids, malgré que le Clergé resusat de le reconnoitre pour juge compétent dans cette matière. C'est, dit on, à un prestolet Italien qui devenu canoniquement vieux, se voit éxalté au siège Apostolique sur le retour de l'ensance, qu'apartient la décision de cette querelle. Qu'on juge si un tel homme a droit de prétendre à une infail-libilité qui n'apartient qu'à Dieu seul-

Il étoit pourtant très important que le Roi se déclarat; & cette importance même ne fésoit que l'embarasser d'avantage sur le parti qu'il devoit prendre.

Per-

cr

en

ns lui

ps

er-

cu-

oit les

oit

ans

gré

tre

re.

qui

oit

our

de

ail

le

nce

an-

er-

Permettoit-il que le Clergé l'emportat fur le parlement: il étoit à craindre que ce corps respectable oubliant le vain objet qui fixoit alors son atention, ne sut-ce-que par vengeance, ne prit le parti de s'occuper de choses plus importantes, en songeant à soulager les peuples & à leur oter une partie du fardeau sous lequel ils gémissoient.

Il est vrai, le Parlement de Paris n'a ni la dignité, ni le pouvoir de celui de la Grande-Brétagne; mais le feul nom de Parlement emporte avec foi, jusques dans les Etats où ses privilèges sont le plus impitoiablement violés, un son toujours capable de flater l'oreille du peuple. Le pouvoir d'examiner tous les arrets rentiers émanés du Conseil du Roi & de les légitimer en y aposant le sceau de l'enrégistrement, formalité absolument nécessaire quoique pure formalité; le droit qui lui a été conservé de faire des représentations à ce sujet, sont des circonstances qui, jointes à la considération qu'il s'est aquise dans l'esprit du peuple, servent à donner un très grand poids à ses opimons.

Si, d'un autre coté, sa trop grande partialité laissoit au Parlement à faire rentrer le Clergé dans l'ordre: il avoit tout à craindre du foulevement d'un Corps redoutable, qui n'a que trop gagné d'afcendant sur l'esprit d'une populace tumultueuse. Car, quoiqu'elle ne se sente pas naturellement portée à favoriser le triomphe du Clergé sur le Parlement, il n'en est pas moins sur, qu'à la moindre aparence d'une persécution, elle seroit prète à se livrer aux instigations de ses boutefeux, en se laissant aller à une révolte générale. La religion est, en danger! ce seroit le cri de guerre; & où en seroit-on alors? La foible raison ne peut rien contre les fureurs de la fuperfirion.

D'ailleurs, le grand objet du Roi étoit, de tirer de l'argent, tant des Ecclésiassiques que des Laïques, & en savorisant un parti plus que l'autre, il couroit risque de perdre son empire sur tous les deux.

L'alternative étoit cruelle & le choix bien dificile à faire. Aussi le Roi ne savoitrande rentout Corps d'afe tu**fente** ser le it, il indre **Ceroit** e fes e rédank où n ne

étoit, fiastirisant r riss les

uper-

hoix ne favoitvoit-il plus de quel bois faire flèche. C'est à la ruse de Madame de Pompadour qu'il étoit réservé, de le tirer de peine; du moins le public lui en fait honneur. Elle conseilla au Roi de donner le manteau au vent, de tenir une juste balance entre les deux partis, en ne se déclarant ni pour l'un, ni pour l'autre & en se réservant de jetter le poids de son influence dans le bassin qui en auroir le plus besoin. En attendant, il devoit avoir soin de ne leur pas oter l'os pour lequel ils se disputoient, afin de leur laisser un divertissement auquel ils paroissoient si attachés. Ce dernier point avoit en vue, de faire accroire qu'on touchoit au fond de la question, si tant est qu'un ètre phantastique en ait un, si le Roi venoit à interposer son autorité. Quelque peu confidérable qu'il fur, pour se mettre au fait ou d'une querelle regardée comme un passe-tems ou des motifs qui engageoient la Cour à la laisser subsister; la suite justifia asses, l'effet qu'on s'en étoit promis. Cauroit été un miracle, fi cela nétoit pas arrivé. Tous ceux qui connoissent tant soit peu ce que c'est que l'esprit de parti, savent, que partout le mème mème, il s'attache d'autant plus fortement à son objet, que cet objet mème est plus vil & moins important. Il arrive mème souvent qu'en pareil cas, on ne sauroit l'excuser en disant qu'il est aveugle ou qu'il ignore qu'il y a d'autres objets bien plus dignes de son attention & qu'il ne sauroit négliger sans crainte de les voir périr.

Que Madame de Pompadour ait été l'auteur de ce coup de politique; c'est une chose qu'on a bien des raisons de croire. Que cerre idée ait été mife en éxécution: cest une chose certaine. Le parlement d'un coré, l'Archéveque de Paris de l'autre, furent successivement éxilés. Cet événement & quelques autres de mème nature, fait affès voir, que le Roi s'étoit mis fur le pié de donner le manteau au vent. Mais rien ne le prouve mieux de mème que la part qu'avoit Madame de Pompadour dans cette affaire, que le congé qui fut donné à Machault son favori, en même tems qu'on lui facrifioit d'Argenson. M. d'Argenson étoit le Chef du parti Ecclésiastique & M. Machault lui fésoit contre, en soutenant le Parlement Afin nent

plus

ème

moit.

ou

bien /

1 ne

voir

t été

une

oure.

tion:

ment

l'au-

Cet

nème

étoit

u au

x de

e de

ie le

n fa-

ificit

Chef

de lui

ment.

Afin

Afin que le Clergé ne prit pas trop d'ombrage de la disgrace de son défenseur, le Roi qui éroit résolu de tenir toujours un juste équilibre, se crut obligé de renvoier un Ministre qui en favorisant la cause du Parlement, pourroit ètre dangereux aux gens de l'Eglise. Il est à croire que, sans le consentement de Madame de Pompadour, cela n'auroit pas eu lieu; mais elle ne se fit aucun scrupule de sacrifier un ami, plutot que de se priver des douceurs de la vengeance en ne perdant pas un ennemi. Comme l'un ne pouvoit subsister sans l'autre ou du moins sans blesser le système de neutralité auquel tout étoit adapté; on soupçone avec raison qu'elle sur la première à le proposer. mosacmo l'ob olimo Cotte mande dut pour elle.

La diférence de la conduite qu'on tint à l'égard de ces deux Ministres, fait assès sentir la diférence des motifs qu'on avoit, en les privant tous les deux de leurs emplois. M. d'Argenson sur renvoié, sans aucune de ces marques de bonté, qui servent un peu à adoucir les rigueurs d'une disgrace. On ne sur pas trop sensible à son malheur. Outre qu'il avoit quelque chose d'austère & de rebutant, son caractère étoit dur

dur & on le reconnoissoit pour un des plus grands Zélateurs du pouvoir arbitraire. Cela fit qu'on ne fut pas trop faché de lui voir essuier des revers, malgré qu'on sur qu'il haissoit la Pompadour. M. Machault conserva une grosse pension, & on lui accorda ce qu'on appele les honneurs militaires. Comme il avoit plus de probité que son rival; on le plaignit d'avantage; & la protection qu'il accorda toujours au Parlement, servit à ésacer ce qu'on pouvoit trouver à redire, à ses complaisances pour la maitresse du Roi.

Nous avons remarqué, que tout le monde étoit dans la pensée que la Marquise de Pompadour avoit conseillé le Roi. Cette pensée eut pour elle, les suites qu'elle devoit naturellement avoir, c'est à dire, qu'elle sut haie des deux partis. L'un & l'autre sentirent qu'ils étoient devenus les jouets de son ambition, sans qu'elle eut aucuns égards ni pour l'un ni pour l'autre. Ceux mème qui n'avoient embrassé aucun parti &, en général, tous ceux qui aimoient le Roi & l'Etat, n'admirérent pas trop le plan qu'on avoit suivi. Ils trouvoient dans re système, beaucoup plus de la ruse d'une

des

rai-

de

on

Ma-

on

uis

obi-

nta-

urs

ou-

rces

100

600

r le

Mar-

Roi.

u'el-

dire,

n &

s les

t au-

utre. icun

mo

trop

pient

rufe.

l'une

d'une femmelere que d'une prudence male & courageuse. Ils avouoient que l'invention en étoit belle & qu'il étoit bien conduit, pour parvenir au but qu'on s'étoit proposé, de dépouiller le peuple avec facilité; mais, du reste, ils ne le regardoient que comme un paliatif dengereux qui, bien loin d'orer le mal, ne fésoir que l'entretenir dans une fermentation couverte, qui bientot, produiroit une nouvelle éruption, beaucoup plus violente que les premières. D'ailleurs, il sembloit honteux au Roi d'avoir, pour des raisons trop intéressées, négligé de rétablir une paix, qu'on ne pouvoit trop se hater de faire, si l'on avoit eu le bonheur des peuples à coeur, autant que leur argent. Parlons franchement. En regard de la décence, cette conduite n'avoit rien de plus élevé, que celle d'un friponeau, qui va partout semer de petires haines & de petires disputes, pour les mettre à son profit.

Dans ces circonstances, tous les états, toutes les Classes du peuple s'accordoient à hair Madame de Pompadour. Les Parisiens sur tout, ne manquoient jamais aucune occasion de lui donner les marques

les plus sensibles de leur haine. Toutes les fois qu'elle aloit à Paris, la populace couroit en soule derrière son carosse, en l'accablant de reproches & d'injures. Les choses en vinrent à un tel excès que, depuis quelques anées, elle n'a plus osé y retourner, si ce n'est incognito.

Les provinces suivent l'éxemple de la Capitale. La nation entière la déteste, & l'on peut en donner bien des raisons.

Le peuple aime rarement les maitresses de ses Rois. Il croit que le rang supreme qu'ils ocupent, leur fait un devoir inviolable de la décence & du bon éxemple; qu'ils font entièrement inexcusables lorsqu'ils en donnent un mauvais. Cela arrive-t-il? Son mécontentement éclate: il fait tomber toute l'amertume de sa haine, sur la personne qu'il regarde comme l'aureur du déréglement. Il ne s'attend pas à avoir des Rois, ennemis de la galanterie: peut être mème ne le souhaite-t-il pas. Mais il voudroit que cette galanterie se renfermat dans de justes bornes & qu'elle ne blessat pas les règles de l'honnère. Sans cela, il ne manque jamais de les charger de leurs propres écarts écarts & de tous ceux, dans lesquels il voit donner, ceux qui les imitent & dont le nombre ne fauroit ètre plus fort.

is

-

e

1-

ls

n

1-

u

S

0

1-

is

25

1-

Outre ce motif général de haine, il y en avoit plufieurs autres qui l'aigriffoient en particulier contre la Marquise de Pompadour. La bassesse de son origine & sa qualité de semme mariée qui, enlévée de force à son époux, étoit retenue en dépit d'un droit qui su toujours regardé comme sacré. Le consentement postérieur & sorcé du mari ne reparoit pas le mal. Il prouvoit, tour au plus, l'abus d'un pouvoir despotique, ou sa propre lacheté. Il y a pourtant aparence, que plusieurs ne s'élevérent ici contre la conduite du Roi, que parcequ'il ne leur avoit pas enlevé leurs épouses.

De plus, ce n'étoit qu'avec un déplaisir extrème qu'on voioit la Reine & Mesdames de France, obligées de se contenter d'un entretien réglé, quoique proportioné à leur rang, tandis que la Marquise se rouloit dans des richesses imenses & qu'elle pouvoit disposer, à son gré, des graces du Roi & des trésors de l'Etat. Le mè-

1 2

me chagrin se sésoit sentir quand on résléchissoit à la dépendance servile qui attachoit tout à ses volontés. Les Ministres les plus habiles, les plus grands Généraux de l'armée, étoient tous ou vilement soumis à ses ordres, ou injustement sacrissés à sa vanité & à sa vengeance. Elle pourtant, cette vile personne, avoit été tirée de la fange d'une manière également criante & impardonable. Elle prouvoit sans cesse par sa conduite, qu'elle prenoit saussement l'art de gouverner le Roi, pour cehui de comander son Rosaume.

Mais un des plus grands reproches qu'on eut à lui faire, étoit le trafic inoui qu'elle fésoit des charges & dont tout le profit étoit pour elle. Ce trafic tendoit visiblement à la ruine de la nation, qui dès lors, n'étoit plus desservie que par des sujets uniquement occupés à retirer tout le profit possible de leur achat. Il sembloit qu'elle eut exposé tout le roiaume en vente & qu'elle sur préte à le donner au dernier enchérisseur.

En efet, on a porté contre elle une accusation qui ne prétendroit pas à l'honneur neur d'ètre répétée ici, si avec les richesfes qu'elle a & dans un tems où la vérité semble s'ètre fixée chès les antipodes de la vraisemblance, on pouvoit dire d'une chose, qu'elle est absolument incroiable.

On a dit & l'on dit encore, qu'elle a voulu acheter du Roi de Prusse la principauté de Neufchatel, province de la Suisse; que les négociations ont été entamées, conduites & finies à ce sujet; que l'argent à été paié à ce Monarque dans un tems de guerre avec la France, ce qui ne peut ètre regardé que comme une espéce de trahison; qu'enfin on s'est réservé de rendre le contrat public, dès que les circonstances le permettroient. On ne fauroit trop dire que les preuves manquent pour établir cette accusation. Mais, quoiqu'il en soit, on allégue pour motif de cet achar, que Madame de Pompadour conoissant & la haine qu'elle s'est atirée & le danger auquel elle seroit exposce, si le Roi, venant à mourir, la laissoit à la merci de ses nombreux & puissants ennemis; elle a pris la sage précaution de se ménager un asile assuré. Son intention seroit, aparemment, de prendre le large au premier bruit d'une maladie dangereuse du Roi & de se retirer dans son domaine. Mais qui sait si privée, comme elle est, d'enfans & de l'espérance d'en avoir, elle ne s'est pas laissée gagner par l'éxemple de Flore & si elle n'a pas résolu d'imiter cette célébre Romaine, en aquérant à la France, une province qu'elle peut lui laisser à sa mort?

Cependant, quoiqu'il soit très vrai que l'ambition, la vanité & la ruse entrent essentiellement dans son caractère; on auroit tort de croire qu'à travers ces tristes décombres, on ne voie briller aucune vertu, ni aucune aparence de vertu. C'est envain, qu'on voudroit imaginer, qu'elle soit venue à bout de tout ce qu'elle a fait, sans aucun mérite, sans aucune belle qualité qui ait pu parler en faveur de ses mauvaises, les couvrir & les aider plus ésicacement à parvenir à leur but.

D'abord il est incontestable que, malgré son industrie à trouver matière à reproches, le monde n'a pa lui imputer aucune de ces galanteries grossières, que le seul nom de maitresse du Roi fait déja soupfoupçoner & dont on s'atendoit, peut ètre, à voir cette histoire remplie. Mais la vérité porte avec foi un plaisir trop vif & trop fublime, pour qu'on ne se console pas aisément de s'èrre trompé dans ses conjectures. Hors la chute que lui a fait faire le Roi, on ne fauroit lui reprocher d'avoir fait tort à sa vertu. Elle n'en est pourtant pas meilleure, pour tout cela. Elle peut, il est vrai, s'en faire honneur devant son amant; mais le monde ne l'en estimera jamais d'avantage. On sait trop que ce n'est ni à une insensibilité naturelle, ni à la crainte des suites d'une vie déréglée, qu'elle doit cette chasteté; mais plutot aux passions intéressées, dont elle étoit le jouet. Ces passions la maitrisoient de façon qu'elle étoit devenue insensible aux mouvemens de l'amour & mème incapable de la galanrerie, qu'on prend si souvent pour l'amour dont elle usurpe inutilement le nom. Ce font pourtant des inclinations, fur lesquelles la nature, cette puiffante mère de toutes les deux, à un empire bien plus réel que fur les penchants criminels qui l'entrainoient. On lui pardoneroit encore, si elle avoit pu

fe servir du prétexte qu'elle aimoit le Roi; mais il est peut-ètre le seul, qui lui fasse l'honneur de la croire capable de l'aimer, ou d'en aimer un autre qu'elle mème.

On a déja dit qu'elle possédoit toutes les perfections, tous les talens propres à plaire. Assès heureuse pour avoir aporté, en naissant, le plus bel esprit, elle eut soin de le cultiver; &, ce qui fait son éloge, elle l'aima, ou fit semblant de l'aimer dans les autres. Malgré toutes ses bassesses, elle n'avoit pourtant pas cette bassesse indigne, méprifable & pourrant si comune des Mécénes de nos jours, qui, à l'aide de quelques dehors gracieux, se vantent, de l'aimer & de trouver des charmes à l'encourager. Ces soi disants Mécénes, quand, après bien des peines, on est enfin parvenu à ébranler leur vanité, & à leur inspirer de la générosité; ou quand leur caprice ou la bonne disposition où ils se trouvent, les portent à la bénésigence, ne répandent jamais leurs bienfaits qu'avec une si fastueuse bassesse & un étalage si arrogant de leur grandeur, qu'on auroit bien plus de raisons de les regarder

der comme des afronts que comme des marques de faveur. Elle parcontre, qui favoit quel profit on peut retirer d'un comerce avec des persones qui se distinguent par leur esprit & par leur savoir, ne sut ce que celui de se persectioner & de gouter dans leur aimable conversation le plaisir qu'on y puise, plaisir infiniment présérable à mile autres motifs que la mode ou la coutume inspire: Elle, dis-je se sit toujours un honneur de les stater, de les protéger & de leur rendre des services réels, dans toutes les occasions.

n

5

0

t,

là

d

ù

1-

n

Le Roi n'avoit jamais passé pour aimer les savans & le silence universel qu'ils ont gardé sur ce point, le condanne tacitement. Il prouve, au moins, que le peu de cas qu'il en a fait, a mérité leur mépris; car le vrai esprit ne sut jamais ingrat. On pouroit plutot l'accuser de donner dans l'extrémité oposée, comme les flateries outrées qu'on a paices aux Auguste & aux Louis XIV. en sont soi. Le mérite de Madame de Pompadour ne sut donc que plus grand d'avoir su le forcer dans son dégout pour les savans & lui inspirer des sentimens plus savorables.

I 5 Afin

Afin de ne pas emploier toujours son credit, d'une façon criminelle, elle obtint à M. Crébillon le père une pension de six mile livres. Elle en procura une autre à Mademoiselle de Lussan, savante distinguée. Elle foutint & avanca Marmontel. Elle fut toujours bien avec Voltaire. La conduite qu'elle tint envers l'Abbé le Blanc, qui s'est fait en particulier connoitre chès nous par ses Lettres sur les Anglois, où il montre assès qu'il ne les' a point conn'est pas des plus belles. Elle l'avoit engagé à suivre, en qualité de Mentor, le Marquis de Marigny son frère, dans son voiage d'Italie. Le peu de savoir vivre du Marquis, mit bientot la mésintelligence entr'eux. Ils retournérent en France, fort peu satisfaits l'un de l'autre. La Soeur, beaucoup trop foeur en cette occasion, mit les choses sur un tel pié, qu'au-lieu des graces dont elle avoit flaté ses espérances, l'Abbé le Blanc ne trouva partout que des refus. Elle le recompensa pourtant à la fin; mais d'une façon, qu'on auroit pu prendre pour une marque de mépris, plutot que pour une marque d'estime. Il fut fait Historiographe des batiments du Roi, & parconféquent ıt

X

quent placé auprès de son illustre frère qui en étoit Surintendant. Cette charge est telle qu'on ne sauroit guères en imaginer de moins importante ou de plus vile, si l'on excepte celle d'Historiographe de Madame de Pompadour. On auroit pourtant eu mauvaise grace à lui saire des reproches sur la petitesse de son emploi; puisque le peu de cas qu'on fésoit de sa personne, n'en laissoit pas moins subsister toute la grandeur des obligations qu'il avoit su mériter.

Mais enfin il faut lui rendre justice. Sa bénésicence envers les savans, quel qu'en ait été le motif, mérite incontestablement les plus grands éloges. La libéralité qu'elle inspira au Roi en leur saveur; est un trait qui embélira toujours son histoire. Toujours on la louera de lui avoir apris à connoitre un de ses principaux devoirs, qui est de recompenser le mérite. On reconoitra ce qu'on a reconu jusqu'ici, que l'honneur principal de cette conduite lui apartient de plein droit; puisque tout semble accréditer le soupçon, que sans elle, on se seroit vainement atendu à qu'elle chose de pareil. La protection qu'elle

qu'elle accorde aux sciences qu'elle aime; elle l'accorde aussi aux beaux Arts qu'elle chérit. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture eurent toujours le droit de lui plaire & de prétendre à sa faveur. Il paroit d'abord ridicule, qu'elle ait donné à ces Arts, un Directeur d'un gour aussi mauvais qu'est le Marquis de Marigny. Mais trop clairvoiante pour ignorer ce qui manquoit à ce frère, & trop juste pour n'y pas supléer autant qu'il dépendoit d'elle; on l'a vu se charger elle mème de ses fonctions. les Maitres qui fésoient profession des Arts dont nous avons parlé, s'addressoient à elle; & aucun d'eux ne cherchoit à se distinguer, quelle ne l'encourageat puissament. Outre qu'elle se rend elle même dans les ateliers de ceux qui travaillent aux Arts mécaniques, elle a encore foin d'y mener le Roi, à qui elle fait conoitre les mérites d'un chacun & les recompenses dont ils sont dignes. A plusieurs d'entr'eux, elle a obtenu des pensions, des logements au Louvre & d'autres avantages de la même nature. Les tapifferies des Gobelins & celles de la Savoneric

ne;

elle

urs

e à

ule,

eur

uis

nte

ere,

ant

ar-

ous

des

ent

fe

Ma-

me

ent

oin

Oi-

m-

urs

ns,

es

oif-

ne-

rie

rie, ont eu surtout une très grande part à ses bénignes influences.

Elle ne manque pas de faire sonner toutes ces atrentions aussi haut qu'elle peut; d'autant plus qu'elles sont d'une utilité réelle. Elles servent à elle mème, en la metant aux yeux du Roi dans le plus beau jour, puis qu'il doit nécessairement remarquer & sa capacité & l'envie qu'elle a de lui faire Elles servent aussi à la nation qui, sans contredit, en retire un profit con-Les Rois ne recompensent jamais les talens, qu'on ne voie bientot fortir de leur sein, des grands hommes en tous les genres. Les arts, protégés produisent toujours d'habiles artistes. Cela arrive, en particulier, dans ceux qui ont pour objet ou les choses de gour, qui embélissent un païs & y atirent une utile foule d'étrangers; ou celles qu'une magnificence outrée, un luxe excessif a rendu né-Où en seroit un pars où les besoins se seroient ainsi multipliés, sans qu'il trouvat chès soi, les moiens de les satisfaire? Forcé d'avoir recours à l'etranger, il lui enverroit ses trésors; & bientot, il se verroit tombé dans la plus excessive pauvreté. Mal-

Malgré tant de choses qui étoient à sa louange, Madame de Pompadour ne fembloit pas devoir être exceptée de la règle générale, que le vrai bon gout ne se trouva jamais où il n'y a point d'élévation dans les sentiments, point de noblesse dans l'ame. Elle ne put résister au torrent du génie François qui l'entrainoit vers les bagatelles & les faux rafinemens du gout. Si elle soutint les arts dont la réalité marche à l'égal de leur beauté, elle fur toujours disposée à favoriser ceux qu'une élégance féminine ou une vaine curiofité retiennent à leurs gages. Colifichets, nouvelles inventions de modes, bimblotage, bijoux, décorations de chambres pour les diférentes faisons de l'année, meubles dans un gout nouveau, en un mot toutes les couteuses babioles d'une prodigalité fertile en inventions, partageoient son aprobation & fa faveur avec les nobles productions des talens. Telle une femme, qui sourit également à un homme d'esprit & à un fat, sans qu'on puisse dire auquel des deux elle donne la préférence. En cas de doute, le monde est peu porté à prendre le meilleur sens: Au contraire; il saifir toujours le plus mauvais. Il n'a point dé

la

m-

gle

ou-

ans

ans

du

ba-

ut.

ar-

ilé-

re-

ou-

æ,

les

ans

les

rti-

badu-

qui

&

des

cas

en-

Gai-

int dé-

démenti ces sentimens vis à vis la Marquise de Pompadour. Croiant que ces deux
caractères ne sont point de nature à s'unir
dans un même sujet, il a osé soupçoner,
que le plus mauvais lui apartenoit réellement & que l'autre n'étoit qu'emprunté.
Selon lui, il ne devoit servir qu'à couvrir
les désauts du premier, de peur qu'ils ne
sissent tort à la réputation qu'elle avoit d'ètre femme de bon gout.

On a dit que Madame de Pompadour avoit le gout exquis. Mais comme on a remarqué qu'il ne peut guères s'alier à une petite ame, à un coeur double & à une afectation outrée de prérogatives déplacées: on parleroit peut ètre mieux, si l'on disoit qu'elle a une imagination extraordinaire. On en pouroit sournir bien des preuves; Mais une seule nous sufira.

Elle étoit à Bellevue ce lieu enchanté que le Roi lui avoit fait batir à si grands fraix, cette voluptueuse demeure où l'art secondoit l'invention & où la magnificence sésoit honneur à l'art. Un jour que le Roi y alla la voir, elle le reçut dans un apartement à l'extremité duquel s'ouvrit une por-

te brisee qui ofrit un parterre à sa vue C'étoit au coeur de l'hyver. Il y aperçut avec surprise des rangs de pots à fleurs. Tout y fleurissoit en se peignant des plus belles & des plus vives couleurs du printems; Tout exhaloit les parfums exquis done la nature a enrichi les fleurs qu'il voioit. Ce ne pouvoit pourtant être que l'illusion d'un moment. Ces fleurs où l'art avoit si bien réussi, à contrefaire la nature, n'étoient que de porcelaine, & l'odeur qu'elles répandoient, venoit de ce que chacune d'elles avoit été arosée de l'essence qu'on en tire. Cette tromperie plut au Roi; mais les Courtisans en prirent occasion de dire, qu'il n'étoit rien dans la nature ni hors d'elle, que Madame de Pompadour ne vint à bout de fournettre au despotisme de son art.

Cette idée que toute sa conduite devoit naturellement inspirer, avoit tellement prévalu, qu'on la portoit dans toutes ses actions jusques dans celles qui en étoient le moins susceptibles. Le tribut même de tristesse qu'on lui voioit paier quelquesois au sentiment de la nature, n'étoit pas capable de lui saire l'honneur qu'elle auroit mérité

C.

it

S.

US

n-)

is

oiil-

IT.

e,

ur

na-

Ce

au

ca-

71

oa-

es-

oit

ré-

fes

ent

de

ois

pa⊰

né-

rité

rité, quand même ce n'auroit été qu'une fimple atention à fauver les aparences du devoir & de l'humanité. On croioit toujours que sa ruse en abusoit pour tromper le monde, & la faire parvenir plus facilement aux vues de sa duplicité.

Il y avoir longtems qu'elle éroit la Sultane favorite, lorsque Mr. le Normant de Tournean qui, en sa qualité de père présomtif, avoit pris tant de soin de son éducation, fut ataqué d'une apopléxie qui le mit au tombeau. A la première nouvelle du danger ou il étoir, elle se rendit en diligence à Estiolles. Cette terre d'où son mari avoit tiré fon nom, apartenoit à M. le Normant & il s'y trouvoit lorsqu'il prit mal. Elle le trouva fans fentiment, fans vie, fans espérance. Les transports douloureux auxquels elle s'abandona, n'éroient, felon toutes les vraisemblances, rien d'affeché, rien d'emprunté. Il y auroit eu une insensibilité trop grande, une ingratitude trop noire, à contempler, d'un oeuil sec-& serein, le trépas d'un homme, dont les soins à l'éduquer, avoient jetté les fondemens d'un bonheur qu'elle regardoir pour tel, quoiqu'il fut peu digne d'envie. Elle

s'y arrêta quinze jours, pour calmer l'excès de sa tristesse & elle eut soin d'en informer M. d'Estiolles, afin qu'il se gardat d'y venir.

On ne sauroit s'empécher de remarquer ici, en passant, qu'elle eut toujours pour M. Paris de Montmartel, des égards qui n'étoient rien moins que comuns. Et, en éset, elle auroit eu grand tort d'entreprendre quelque chose, contre un homme dont elle n'étoit pas sure, qu'il ne sut pas son père. Outre la grande possibilité de l'ètre, puisqu'il eut avec Madame Poisson le mème comerce que M. de Tournean; on reconoit généralement qu'elle lui ressemble parsaitement de visage. On dit qu'il lui sert aujourd'hui de premier Ministre.

Quant à M. d'Estiolles son mari, qui en l'épousant en dépit de toutes les remontrances, avoit fait son premier & son plus solide bonheur; la conduite qu'elle tint à son égard, depuis son rerour d'Avignon où elle l'avoit fait exiler & où il faillit à trouver son tombeau, ne justifie que trop le mélange de jour & d'ombre qu'ofre son portrait. On ne sauroit nier que la force de

Cr'

n.

ui en

n-

nt Dè-

re,

nère-

ble

lui

T MTI

onplus

nt à

non

rop

orce

de

de cette dernière, n'ote au premier, presque tout l'éclat qu'il pourroit avoir. Eloignée de sa personne, elle montra, c'est très vrai, quelque reste d'estime pour lui; mais les marques qu'elle en donna, portoient si visiblement l'empreinte de sa vanité & de ses dehors trompeurs, qu'elle en perdir presque tout le mérite. Il n'y avoit pas jusqu'à celles de ses actions, dont le but le plus vraisemblable étoit de lui faire satisfaction, qui ne portassent les caractères du for orgueil d'une maitresse du Roi, bien plus que les signes d'un reste de tendresse pour un mari outragé, qu'elle avoit sujet de oraindre encore, malgré qu'elle se vir retranchée derrière la grandeur & la puissance; Car le crime est toujours craintif. Mais quel que fut le motif de sesactions; on pouvoit être assuré qu'elles avoient toutes une teinture de ruse, jusqu'à celles que leur nature en rendoit le moins susceptibles. Il en étoit d'elle, comme de ces menteurs de profession, qui ont contracté l'abominable habitude de ne jamais dire la vérité, fut - ce dans les choses les plus indiférentes.

Il s'étoit jetté, comme on l'a dit, dans la débauche & il étoit toujours entouré du K 2 rebut rebut des filles de joie. Madame de Pontpadour scandalisée d'un désordre pareil &
d'autant plus scandalisée, qu'elle en étoir
elle même le cause; crut qu'elle y pourroit
remédier, en lui donnant une Maitresse
d'un certain rang, qui sut le fixer. Elle lui
sit recomander sous main une de ses créatures, ou du moins une persone qui étoit à ses
gages. C'étoit Madame de la Mothe, Veuve
d'un Officier de Cavalerie. Il donna dans
le paneau sans s'en douter. Leurs amours
furent si réelles, qu'on ne tarda pas à en
avoir des marques certaines. Madame de
la Mothe sut enceinte & elle lui sit une
fille.

Mais le pauvre M. d'Estiolles n'étoit pas fait, pour être plus heureux en maintesse qu'en semme. Il découvrit qu'elle lui étoit doublement insidèle, en partageant ses saveurs avec un autre & en épiant toutes ses menées qui, sur le champ, étoient raportées à son épouse. Ce dernier point le sacha sur tout. Il ne pouvoit souffrir qu'une semme qui n'avoir plus aucun droit sur sa personne, nourrit encore l'attention déplacée, d'avoir l'oeul à sa conduite. Il renvoia sa maitresse; mais il sur obligé de sous crire

crire aux volontés de sa femme; en lui fésant une grosse pension. Pour l'enfant, Madame de Pompadour avoit bien des raisons de le regarder pour le sien, puisque, en eset, il auroit du l'ètre. Elle en eut tout le soin imaginable; mais en mème tems, elle emploia en sa faveur, toute la ruse qu'on a toujours remarquée dans toutes ses actions.

n

e

Te

oit

fa-

les

r-

fa-

u-

fur

dé-

en-

us

ire

On fair que les loix & les courumes de France, ne sont rien moins que favorables aux enfans illégitimes. Celui de Ma d'Estiolles ne pouvoit séchaper à leurs rigueurs, ni en regard de la tache de sa naissance, ni par raport aux autres points qui tiennent plus particulièrement à l'utile. Pour la foustraire à ces désagrémens, Madame de Pompadour eur soin de chercher un Gentilhomme de bonne noblesse & pauvre. Elle le trouva. La première question qu'on lui fit, fut de demander, sil ne seroit pas content qu'on lui donnat cent mile écus. Sa réponse fur conforme aux circonstances où il se trouvoit. Là dessus, on lui fit conoitre les conditions aux quelles on vouloit les lui donner. Ces conditions éroient de se cherchet une K 3 femme

femme qui lui plut & qui fut d'une famille assortissante à la sienne; de se faire marier en présence de l'Eglise; de conduire avec son épouse l'enfant de M. d'Estiolles sous le dais de la cérémonie; de l'y reconoitre pour le leur, en le déclarant tel & né de leur comerce avant d'avoir été épousés en face d'Eglise.

Cette formalité est une espèce de légitimation des barards qui sont nés des deux parties contractantes. Il est souvent arrivé qu'on en a vu trois, quatre ou mème plus, qui accompagnoient leurs parens en alant recevoir la bénédiction Ils aquéroient par là tous facerdorale: les droits d'une naissance légitime. Mais il y a de la fourberie, à en user ainsi, avec des enfans qui, réellement, n'apartiennent pas à ceux qui les présentent. Le mensonge est d'autant plus décidé, qu'on leur enjoint expressément de déclarer à la face de Dieu & du peuple, que ces jeunes créatures sont des fruits de leur tendreffe.

Cependant la grandeur de la somme oferte, sit taire le scrupule que pouvoit voit inspirer cette action. La condition fur acceptée: la cérémonie eut lieu & l'enfant de M. d'Estiolles se vit constituée dans tous les droits d'une naissance légitime & noble. Elle prit le nom de la famille où elle venoit d'être reçue, & le crédit de Madame de Pompadour, la mit en état de jouir, de toutes les prérogatives de son rang.

ſ.

it

ri-

es

nt

ou

Da-

on

us

ais

rec.

ent

en-

eur

ace

nes

en-

om-

voit

Dans la suite elle lui procura une chanoinie à Remiremont. Celles qui veulent y entrer sont obligé de faire preuve de noblesse du coté parernel & du coté maternel. On les y reçoit à tout age, & quoiqu'elles soient tenues de se soumettre à la régularité de la vie monastique, elles ne renoncent point au monde & ne sont aucun voeu. Il leur est permis de se marier quand il leur plait. Comme cette ensant est le seul, qu'on sache, de M. d'Estiolles; on croit asses raisonablement, qu'elle en recueillera la riche succession. A ce compte là c'est un des plus beaux partis qu'il y ait en France.

Au reste, il ne faut pas oublier de dire que bien des gens rirent & qu'un plus K 4 grand grand nombre se scandalisérent, d'une cérémonie qui tenoit si fort à la profana-Mais le doigt d'une Marquise de Pompadour en couvroir toute l'irrégula-Une autre preuve que la ruse se méle de toutes ses actions, se trouve évidemment dans la manoeuvre qu'elle emploia, pour engager fon mari à répondre à ses intentions, dans un cas qui sembloit lui tenir fort au coeur. M. d'Estiolles logeoir avec Madame de Baschi sa soeur, à l'Hotel de la Valière, en chambres locantes. La vanité de Madame de Pompadour se trouvoit ofensée, de ce que son frère n'avoit pas une maison en propre Elle auroit voulu lui en voir une, qui répondit à la dignité & à l'importance qu'elle. croioit atachée à la qualité d'un mari de la maitresse du Roi. Elle ne savoit comment s'y prendre, pour l'engager à en acherer une, qui fut capable de la farisfaire.

Quoiqu'ami décidé du plaisir, d'Estiolles ne l'étoit pas des grosses dépenses. Il ne su jamais libéral dans les choses même qui étoient le plus de son gout. Bien loin de là; il y montra toujours une avarice rice extrème. Ainsi elle ne pouvoit guères se flater, qu'il consentit à débourser une somme aussi grande que celle qu'il lui falloit, pour se procurer une belle maison. Elle auroit pu donner cet argent, & peut ètre auroit-elle fait ce sacrifice à sa vanité, si elle n'eur trouvé dans son génie, le moien de parvenir à son but, sans faire aucun domage à sa bourse.

Il y avoit un officier des Finances, créature de M. Machault, qui lui étoit entièrement dévoué. Il se nomoit Bouret. Quoiqu'il eut comencé avec peu; il étoit parvenu à aquérir de grands biens. toit un homme d'esprit & qui aimoit le plaifir. Il avoit bati à Paris une des plus belles maisons; & il n'avoit rien omis, de tout ce qui en pouvoit rendre l'ameublement magnifique. Un seul apartement lui avoit couté plus de huit mile livres. Tout jufqu'aux volets, y étoit de vieux lacq. On y voioit un grand cabinet plus remarquable par ce qu'il avoit couté, que par le gout qui y régnoit, dont les deux planchers, les murailles & les portes étoient plaquées de fines glaces de miroir. Les intervalles en étoient couverts par des guir-K 5

C,

1-

n

1-

I

10

en 'a-

ce

guirlandes de fleurs, peintes sur le verre, de la main des plus habiles maitres de Paris. Cela susti pour donner l'idée d'un batiment, où tout se trouvoit en proportion.

Bourer, qui connoissoit combien Madame de Pompadour souhaitoit que son mari sur logé dans une pareille maison, lui ofrit la sienne, & son ofre sur acceptée sur le champ. Elle concerta ensuite avec lui, les moiens de surprendre M. d'Estiolles & de l'engager à agréer la proposition qui lui en seroit saite.

Ce M. Bouret soupoit un jour avec M. d'Estiolles chès Madame de Baschi sa soeur, en compagnie de quelques autres Dames. Aiant fait tomber le discours sur les désagrémens & l'incommodité des maisons de louage, il ofrit à M. d'Eiolles celle dont on vient de parler, avec tous ses ameublemens. Celui ci répondit qu'il étoit hors d'état de lever une aussi grande somme, que celle qu'il lui faudroit, pour acheter un batiment d'un si grand prix. Il emploia toutes les raisons propres à le persuader, en lui sésant entendre qu'il étoit pret

pret à la lui laisser au plus bas prix. Tout cela ne fésoir aucune impression sur M. d'Estiolles, qui croioit, que le prix seroit toujours plus haut que ce qu'il auroit envie d'en donner. Enfin M. Bouret vint à bout de remporter quelqu'avantage sur son irrésolution, en proposant de laisser à Madame de la Mothe qui étoit présente, la fixation du prix qu'il lui en donneroit. M. d'Estiolles devoit naturellement croire, qu'elle le réduiroit à une médiocrité dont il auroit lieu d'èrre content. Il ne se trompoit pas, s'il le crut; puisque Madame de la Mothe qu'on accusoit d'un comerce secret avec Bouret, avoit été mise au fait de toute l'afaire, & ne manquoit pas d'instructions sufisantes, pour porter un jugement qui put plaire à M. d'Estiolles. Elle fixa le prix de cette belle maifon à cent mile livres, malgré qu'avec les meubles qui y étoient, elle valut au moins un milion.

Bouret sit l'étoné à l'oure d'un prix, qui n'étoit, en éset, qu'une bagatelle. Mais il ajouta que, puisqu'il avoit donné sa parole de s'en tenir sau jugement de Madame, il ne vouloit pas lui saire l'asront d'y d'y manquer. D'Estiolles qui ne pouvoir rien soupçoner de mystérieux dans cela, eut assès de bassesse pour profiter d'une décision, qui mettoit tout l'avantage de son coté, & toute la perte du coté du vendeur. Le marché sut conclu & le contrat signé & revéru de toutes ses sormes. C'est, dira-t-on, pousser trop loin la complaisance pour Madame de Pompadour, que faire un marché à telle perte; mais Bouret savoit bien ce quil sésoit. Trois ou quatre jours après il en reçut un brevet d'affaires dans les Postes, qui lui valoit cent mile livres par an.

Ainsi finit la comédie. Elle ne méritera, peut être, l'atention des Lecteurs, que parcequ'elle porte avec soi la preuve la plus claire, que les places les plus considérables du Roiaume, étoient soumises à la vanité & au caprice de cette personne.

On pouroit encore raporter ici un très grand nombre d'exemples semblables; mais nous nous désendons de les entasser, de peur qu'on ne nous soupçone d'avoir rempli cette histoire des contes du Pontneuf, ou des historiettes qu'ont puisé les laquais

laquais dans les antichambres, pour les répandre dans le peuple.

Nous ne craignons point qu'on nous fasse un crime, d'avoir raconté l'histoire de Madame de Pompadour, sans observer sordre des tems, sans égard pour la Chronologie. Une pareille éxactitude nous a semblé déplacée dans une histoire telle que celle ci; à nous sommes très persuadés qu'il y a peu de gens qui osent en disconvenir. On auroit bien plus de raisons de craindre la censure, si s'on s'y étoit pris autrement.

Au reste on se slate de n'avoir omis au cun trait historique qui puisse servir à faire sortir le vrai caractère de Madame de Pompadour, & à donner au lecteur une juste idée de cette sameuse personne. Si on ne s'en slate pas à torr: voila notre but rempli; nous voila contents. Quant à la sureré des anecdotes, on s'en raporte hardiment à ceux qui sont au fait des particularités de sa vie. Ils ne manque ront pas de sentir ce qu'on sent d'ailleurs si difficilement, qu'en ami sincère de la vérité, on a toujours travaillé à la saisir;

en dépit mème des dificultés qui sembloient la dérober aux poursuites les plus empressées. Ils seront forcés d'avouer que la mesure du vrai, est ici beaucoup plus forte que celle du faux ou du suposé; & un lecteur équitable pardonera toujours celui ci, s'il existe, en saveur du premier.

Mais revenous à nos moutons. Il est très sur que Madame de Pompadour, placée dans le point de vue, d'où elle jettoit par tems quelques regards fur fon mari d'Estiolles, devoit le trouver bien petit, en comparaison de la grandeur dont elle se voioit environée. En effet, elle croioit lui faire bien de l'honneur d'avoir encore l'oeil sur lui & sur sa conduite, & cette idée, lui fir toujours prendre vis à vis de lui, les airs de la protection la plus décidée. Cependant elle le redoutoit encore. Conoissant le pouvoir que lui donnoit sur elle sa qualité de mari, elle craignoit que le tems n'amena des circonstances, où il lui fut permis d'exercer ce pouvoir; elle trembloir qu'il ne la forcat, un jour ou un autre, de rentrer dans les règles. Quoique & fournission aux volontes rés du Roi, ne lui permette pas de le voir; elle lui écrit toujours; mais sur le ton d'un ami puissant, qui ne se sent pas trop assuré contre un ami foible. Tout ce qu'il désire, elle l'obtient pour lui, pourvu que cela puisse subsister avec les mesures qu'elle est obligée de garder, envers la faveur du Roi.

S

ft

a-

t-

n

e.

nt

ir

us

h-

n-

n-

u-

m

ę-

nés Lui parcontre se croit absolument libre; & bien loin de ménager son épouse, il en parle à ses amis, avec le dernier mépris. Il la connoit à sond, & puisque l'amour qui l'aveugloit autresois, ne l'empéche plus aujourd'hui de voir, ni de réstéchir sur ce qu'il a vu; il se rappele continuellement à l'esprit & sa noire ingratitude & ses ruses trompeuses.

Le public qui les juge tous les deux avec impartialité, ne manque pas de la condanner. Et comment ne le feroit il pas? Il voit qu'il n'y a qu'un esprit aveuglé par les prestiges d'une sotte vanité on d'un sol orgueil, qui n'ait pas pu prévoir que la réussite des criminels desseins sormés sur le coeur du Roi, au grand domage d'un époux trop bon, lui resussite

foit, même au sein de la prospérité, l'honneur d'un triomphe satisfaisant. Il voit que ce n'étoit qu'un mauvais marché, un troc où sa perte paroissoit évidenment, puisqu'elle échangeoit le repos de l'inocence contre l'inquiétude du crime & l'honneur contre la honte. Il voit ensin qu'elle auroit été infiniment plus respectable en sa qualité d'épouse de M, d'Estiolles, qu'avec le titre peu imposant de maitresse d'un Roi; titre qu'elle ne sauroit même justisser, en disant qu'elle se sentoit de l'amour pour lui.

Certes, il faut que, si elle n'étoit pas affurée d'avance de la foiblesse du Roi. elle air eu bien mauvaise grace à priser les facrifices qu'elle lui fésoit de sa reconnoisfance, de son devoir & de sa réputation; puisque se les étant ordonné à elle mème, ils ont du lui couter si peu. Mais sontce des facrifices? si c'en sont, il est certain, qu'elle ne les a pas faits à sa passion pour le Roi: c'est plutot aux viles passions de la vanité, de l'intéret & à d'autres encore, qui remplissent toute la capacité de fon ame, qu'elle les a offerts. L'amour n'y est entré pour rien. Cette noble pasfion, fuit la compagnie edieuse de celles que

que nous avons nommées. Elle n'habite point un même coeur avec elles. Elle ne leur sert point & elle ne s'en fait point servir. Non. L'amour qui peut s'abaisser à les servir, ou même à joindre ses services aux leurs, est un amour trompeur. C'est un fourbe dont il faut se désier.

e

e

6

t

5 - 2 - 5

Cependant Madame de Pompadour régne; & la durée de sa puissance a été assurée par l'événement même, qui devoit la détruire, je veux dire, par la ceffation d'un commerce de volupté sensueller entre elle & le Roi. Les premiers momens d'incertitude fur l'effet, que produiroient dans les sentimens du Roi la perte d'un motif si puisfant d'amour & d'attachement, furent des momens dangereux pour elle. Mais ces momens passes, rien ne pouvoit plus l'inquiéter. Au contraire; elle avoit tout à espérer d'un caractère, toujours disposé à prendre la foiblesse de l'opiniatreré, qui n'est qu'une paffion fondée sur d'autres passions, pour la vertu de la constance, qui ne peut avoir d'autre fondement que la vertu.

Voilà donc Madame de Pompadour rasfurée contre la crainte, que pouvoit lui infpirer autrefois l'idée que la jouissance est le tombeau du plaisir & de l'amour. Je dis de l'amour. Oui l'amour, lors même qu'il est le plus heureux, n'est jamais assuré qu'il ne ressentira pas, plus ou moins, le dégout qu'entraine après soi la satisfaction des désirs, dégout qui semble ètre particulièrement fait pour les hommes & en quoi consiste l'ingratitude ordinaire de la jouissance. Mais outre les raisons de crainte, que pouvoient lui inspirer l'idée de la cessation totale des plaisurs physiques de l'amour; il en étoit encore d'autres dont elle se voit également délivrée. Comme celles ci ont une liaison fort étroite avec sa fortune, on ne trouvera pas mauvais,

qu'on s'attache ici à les détailler.

Dans les pais Catholiques, il est deux périodes de la vie, où l'on ne semble èrre fait que pour sentir toute la force de la Religion qui y règne. Le premier est celui de l'enfance & de la jeunesse, où l'ame entièrement molle & pliable, reçoit sans refistance, toutes les impressions qui lui viennent du dehors, & donne son assentiment à tout ce qu'on lui propose comme des véritès facrées. Il y en a qui le sont en effet, comme par exemple l'idée d'un être suprème & la nécessité de la religion. Mais ces vérités respectables, soumises à des subtilites sophistiques, se trouvent bientot mélées avec l'erreur & les vains phantomes de la dé-

déraison. Ces erreurs, ces absurdités, bien loin de tenir contre l'aproche de la raison, ne trouveroient pas même accès chès des enfans, si l'on ne débutoit d'abord par les introduire dans ces compagnies où l'on fait profession de les regarder comme une partie essentielle & inséparable. Cette tendre jeunesse les reçoir avec tout le zèle, tout l'enthousiasme & toute la simplicité oth est naturelle à la foiblesse de leur age. De là vient que les couvents des deux s'exes sont toujours peuplés de ces triffes victimes de leur propre crédulité.

oi

1-

E

S,

0

la

e-

e

ent states

Le fecond période est le déclin de la vie. Dans ce période les foibles restes d'un corps chancelant, ne semblent plus faire aucun éfort qu'à ouvrir les portes du destin, pour jetter des regards timides & pleins d'inquiétude dans l'abime d'une vie à venir. Ces triftes momens sont livrés aux assauts des préjugés de l'enfance, qui reviennent faire sentir toute leur force. Ces préjugés, partie vérité, partie mensonge, ont été sucés indistinctement & sans soupçoner, en aucune façon, qu'on ait pose sur des contreverités, les fondements du falur ou de la damna-L'age viril est venu, sans donner à la raison cette force male & courageuse, seule capable de les éclairer & de les aprofondir pour

pour séparer le faux d'avec le vrai. De là est venu que plusieurs se sont imaginé, que le parti le plus sur étoit de les adorer tous puisque ils ne pouvoient point nuire, si tant est, qu'ils ne pussent point aider. Plus la foi est grande plus le mérite est grande ainsi parlent ces gens; & sur la foi de cet axiome, ils se laissent aler sans résistance au vent qui les pousse. Vains propos! cause de tant de constance, d'entétement & d'oppiniatreté dans l'erreur. Est-il donc indiférent à la sagesse divine d'ètre adorée par la folie?

A ces périodes de la foiblesse de l'ame, qui, dans ces premier & dernier Acte de la vie humaine répond toujours éxactement aux foiblesses du corps, on en peut encore joindre un troissème ou l'on retrouve les mèmes foiblesses de l'ame & du corps, mais qui est commun à tous les ages: C'est le tems des maladies. Ces tems sont ceux du triomphe de la superstition, & la double foiblesse de l'homme en est si évidemment la cause, qu'elle choisit pour objet particulier de ses conquères le sexe qu'on honore pour cela de l'épithète de dévot.

On peut remarquer qu'à l'egard du premier période le rang qu'occupent les princes, les is :

at

ų (e

7

II

e, e, 5, 15

THE SELECTION OF THE SECOND

les expose aux plus violents assauts de la superstition, parcequ'elle prévoit tout l'a-vantage qu'elle pourroit retirer à l'avenir, des heureux succès qu'elle auroit sur eux. Mais ee même rang, a parler en général, les defend dans la fuite de la séduction de ses prestiges; puisqu'avec l'usage d'une raison plus éclairée, les occupations de leur état, l'etalage de leur puissance & les distractions de leurs divertissemens, ils viennent facilement à bout de lui imposer filence. Jai dit: à parler en général. Cest, que je prévois bien qu'on m'objectera, qu'il y a eu des exceptions & qu'il y en a peutètre encore aujourd'hui. Telle est l'exemple d'un Prince, qui a fait perdre à une nation entière, les espérances flateuses qu'elle avoit conçues de lui, par cela feul qu'il a été confié trop tot aux impitoiables soins de ces meurtriers de la raison & du bon sens, des jésuires & des bigots. S'il étoit vrai que leur zèle également cruel & interesse, eur jetté dans son coeur les dangereuses semences qu'on y soupçone, le monde verroit bientot les jansenistes & les constitutionaires, pleins d'un saint acharnement les uns contre les autres, troubler l'Etat par leurs sanglantes querelles, comme il le fut jadis, par celles des Calviniftes & des Papistes. Alors

Alors on auroit bien raison de dire, que certe nation ne semble faite, que pour prouver beaucoup mieux que les exemples des particuliers, que le plus grand esprit peut fort bien s'allier avec la plus grande folie.

Ce premier période n'est plus à craindre pour l'amant: ainfi nous n'en parlerons pas; Pour le second: il va le commencer; mais peut être n'est il pas plus redoutable que le premier. Dans un comerce expose aux remords de la conscience, à proportion que le feu de la jeunesse & des passions s'eteint, la puissance de Madame de Pompadour auroit, sans doute, tout à craindre; mais ce comerce ne subsiste plus. Les Rois feroient bien plus heureux, si aimant leur devoir comme ils devroient l'aimer. leurs Directeurs faisoient servir le libre accès qu'ils ont auprès de leurs personnes, à leur remettre sans cesse sous les yeux, les obligations du rang qu'ils occupent. Ils le font dira-t-on. Oui; mais comment? Au lieu de puiser dans l'amour même de l'Etre suprème, cette vraie source de tout ce qu'il y a de bon dans la religion foit spéculative soit pratique; au lieu de chercher dans ces penchants qu'ont tous les hommes à se montrer bienfaisants envers la société, penchants où l'on découvre les traces senfibles

fibles de la diviniré qui les a mis dans le coeur; au lieu dis-je de puiser dans ces sources pures, les preuves de leurs exhortations, ils ne cherchent qu'à les épouvanter par les peintures afreuses dont ils batent leur imagination. Comme ils savent à n'en point douter, que la crainte a sur le coeur de l'homme, un empire bien plus despotique que l'espérance; ils cherchent à l'exciter autant qu'il dépend d'eux, pour parvenir à émouvoir. Les démons, les fuplices, les flammes éternelles de l'enfer: voila les raisons qu'allégue leur éloquence persuasive. Ces raifons font impression: elles ne manquent guères leur éfet. Mais l'éfet qu'elles ont, ne peut que tenir de la lacheté de la passion qui le produit. En vain voudroiton le faire passer pour un homage rendu à la divinité. Cet homage ne vaut assurément pas mieux, que celui qu'on rend aux Indes à l'esprit malin, & qui semble lui etre du à beaucoup plus juste titre.

De ces sources impures coulent la superfition, les vaines cérémonies d'un culte extérieur & toutes ces bisarres ridiculités, auxquelles l'ignorance préte tant de vertu. De ces sources impures coulent encore la violence qu'on fait aux consciences, les persécutions cruelles qu'on ne craint point de

L 4

faire

faire pour la plus grande gloire de Dieux de ce Dieu mème, dont on viole audacieusement les droits, sous le prétexte injurieux de les défendre; de ce Dieu mème qui ne peur voir qu'avec horreur ces saintes barbaries, qu'exerce ou la foiblesse secondée de la ruse, ou la force qui sert d'instrument

à la superstition.

Quant au tems de maladie, la foiblesse y fait trouver les mêmes dangers. Le Roi le déja éprouvé. Déja il a fait voir que la crainte n'a que trop d'empire fur lui. Sans cette raison, auroit-il renvoié comme il le fit, cerre mème Madame de la Tournelle qu'il avoit fait, quelque tems auparavant, Duchesse de Chateauroux? On a déja remarqué qu'elle fut congédiée dans la groffe maladie, que le Roi fir à Metz; mais, comme pour convaincre le monde, que toute cette manoeuvre, n'étoit que l'éfet de la peur, qu'on lui avoit inspirée, il ne fut pas plutot hors de danger qu'il révoqua tous les ordres qu'il avoit donnés à ce sujet. marche inutile; il étoit écrit dans le livre du destin, qu'il ne la reverroit plus. A peine avoit-elle reçu le message qui lui anoncoit fon bonheur nouveau, qu'elle fut enlévée au monde & à la tendresse du Roi, par une mort subite, que les uns croient l'éfet l'éfet d'un poison, & d'aurres la triste suire

d'une trop excessive jote.

K

4

X

10

r-

ée

nt

te

iitè

it

Tè

ıć

2-

10

et-

ır,

u-

es

é-

re

ei-

n-

n-

1,

nt

Cependant Madame de Pompadour femble n'avoir point à redouter cet écueil. Dans les termes où elle en est aujourd'hui avec le Roi, elle n'a point à craindre les remontrances que peuvent lui faire ses directeurs. Il est vrai, que ces Messieurs ne négligent aucune occasion d'exercer leur pouvoir spiriruel. Il est encore plus vrai qu'ils ne l'exercent souvent que pour l'exercer, c'est à dire, pour en faire voir l'existence réelle. Enfin il n'est personne qui doute, qu'ils n'emploient le même zèle à bannir une maitresse du Roi de sa présence, qu'à chasser de ses Etats des milions de ses plus fidèles sujets. Mais n'a-t-elle pas reçu l'absolution formelle de ses crimes passes? & l'inocence de son comerce présent, n'est-elle pas un bouclier capable de parer tous leurs coups? On dira, peut-erre, qu'ils nourissent une haine se crète contre Madame de Pompadour, pour avoir conseillé au Roi, d'embrasser la neutralité dans les querelles du Clergé avec le Parlement. Mais que pouroient-ils imputer à une femme, qu'aucun d'eux ne fauroit empécher de faire ses Paques?

La puissance de Madame de Pompadour, paroit donc fondée, à ne craindre

L 5

aucune secousse, ni aucun ébranlement. Cependant on croit, qu'elle faura l'étaier encore d'avantage. Dans l'étude qu'elle a fait des inclinations & des foiblesses du Roi, elle en a découvert une, dont elle connoit l'esprit & saura l'amener à répondre à ses vues. C'est une dévotion bigore, qui dans les premières circonstances où elle s'est trouvée, auroit pu être dangereuse à sa faveur; mais qui aujourd'hui ne servira qu'à l'afermir de plus en plus, si, comme on peut aisement le soupçoner, elle a assès d'adresse pour la bien manier. C'est là le point de réunion de toutes ses vues; & l'on a remarqué qu'elle s'y tient fortement attachée. Déja, pour inspirer au Roi un dégout de ces plaisirs mondains, qui ont eu tant de charmes pour lui & qu'il ne fauroit encore abandoner entièrement, elle a su emprunter des dehors d'une chasteté afectée, ce qu'il lui en faut maintenant pour y réussir, sans qu'on la soupçone de rien. Si elle conduit ce projet à sa fin, il est certain, d'un coré, qu'elle parviendra à se racomoder entièrement avec le Clergé; de l'autre, qu'elle trouvera dans son fond des ressources sussantes, pour donner au Roi dans ce nouveau genre de vie, les passetems

tems dont il est aussi susceptible que quelqu'autre que ce soit. Ainsi le monde aura un second Tome de Madame de Maintenon, plus mauvais, sans doute, que le premier, s'il est possible qu'il puisse l'etre. A l'heure qu'il est; j'écris au milieu de l'été de l'an de grace 1,758. ce que je prie. mes lecteurs de ne pas oublier; A l'heure qu'il est, on n'a encore rien découvert qui puisse faire soupçoner, que le Roi soit las de se laisser gouverner, ou la maitresse en danger de perdre sa puisfance. Il n'est plus rien qui puisse la détruire, si ce n'est, peut être, les mesures qu'elle prend elle mème pour la conserver, & qu'elle outre souvent; ou bien les cris réunis d'un peuple entier, qui remettent fans cesse sous les yeux du Roi & le mal qu'il fait à ses sujets & le tort qu'il fait à sa gloire, en ne réfistant point à ses tentations.

La Reine, le Dauphin, toute la famille Roiale, la détestent en proportion de l'amour qu'ils ont pour le Roi. Ce n'est qu'avec une douleur extrème qu'ils apercoivent à la tète de son histoire, une femme dont toutes les actions décélent la vile origine; une femme qu'on reconoit aisement pour la fille de Madame Poisson, à l'arrogance de sa vanité, & pour la femme d'un Officier des finances, à son avide

HO'VE

avide soif de l'or; une femme enfin, dont les passions prouvent demonstrativement, qu'elle n'aime dans elle mème que ses pasfions, & dans le Roi, que la puissance de les fatisfaire.

Je le repéte: il n'est pas un seul homme qui connoit tant soit peu l'amour, qui ne foit forcé d'avouer qu'on n'en trouve pas la moindre ombre dans son coeur. Les fence de cette belle passion s'y opose: c'est impossible. Ou, si l'on pouvoir concevoir, un penchant qu'on put défigner fous le nom d'amour mercenaire; il en feroit de lui comme de ces fruits harifs qu'on fait par art, il sentiroit le fumier

dont la chaleur l'auroit fait fortir.

Elle ne s'est pas contentée d'avoir donné occasion à des prodigalités sans bornes, dont elle a retiré tout le fruit; elle le porte encore à faire les dépenses les plus excessives en jeux, en plaisirs & en divertissement. Quoique souverainement avare des biens qu'elle possède, elle ne se refuse pas à l'honneur d'en proposer, d'en invenfer & de régler tous ceux auxquels le Roi est naturellement porté. Ne devroit-elle pas emploier plutot son crédit à les restraindre & à les renfermer dans des bornes plus étroites? N'en doutons point: elle n'auroit pas manqué de le faire, avoit

avoit pour lui les sentimens qu'elle afecte

& qu'elle allégue sans preuve.

nt

nt.

af-

les

ne

ne

as

ef-

le:

n-

er

en

ifs

er

n-

r-

le

us

di-

12-

ife

n-

oi

280

in-

105

lle

lle

oit

Elle est de toures les parties de plaisir: elle y ordonne tout. C'est elle qui est l'ame de ces fréquents & dispendieux voiages que le Roi fait à Fontainebleau. à Marly, à St. Germain, à Choifi, à la Meure &c. Dans ces voiages qui éxigent des sommes immenses & auxquelles on ne peut fournir, qu'en engageant les revenus de la Couronne, ou en les tirant par avance; où la noblesse qui l'accompagne est forcée de faire des dépenses qui la ruinent, ce qui n'est peut erre pas sans defsein, puisque le dérangement de sa fortune privée, la mer en une plus grande dépendance de la Cour; Dans ces voiages, tout est soumis à ses caprices: tout est réglé par ses volontés. Mais qu'y faiton? On joue gros jeu; on chasse; on rit. On perd dans un dédale de distractions, le gout & la faculté de penser à des choses sérieuses. On néglige les affaires, qui ne figurent plus qu'en second; & on les prive de l'attention qu'elles éxigent, pour la donner toute entière à ce qui ne la mérita jamais. Ces fujers de mécontentement, ne sont ni suposés ni outrés. Les plaintes, hélas! n'éroient que trop fondées. On · no day

On ne voioit dans les afaires, que des créatures de la Marquise, ou du moins des persones dont elle avoit lieu d'être sa-tisfaite. Pouvoit-il y avoir de la grandeur d'ame dans des Ministres, qui pour parvenir, étoient forcés de se plier lache-

ment à une indigne foumission?

Cest une chose dont la certitude est décidée, qu'elle avoit entouré le Roi de ses petites creatures, & qu'il leur étoit désendu de lui rien dire, que ce qu'elle vouloit bien qu'il aprit. Aucune vérité tant soit peu capable de contrecarrer ses desseins, n'avoit le bonheur de venir à ses oreilles, ou, s'il arrivoir quelque sois qu'elle y parvint ce n'étoit que par des sentiers détournés, & sous des dehors qui l'empéchoient d'être reconue. La Cour en eut un jour un éxemple qui la divertit bien.

Il y a quelque tems que le Roi alla à Paris. C'éroit contre son ordinaire; car il a conçu une répugnance extrème contre cette bonne Ville, à cause des outrages qu'elle a fait à Madame de Pompadour. Le peuple rassemblé suivit son carosse; mais d'une manière bien diférente de l'acoutumée. Il ne crioit plus: Vive le Roi! L'air ne rétentissoit que de ces paroles accablan-

cablantes: du pain! du pain! La garde même ne fut pas capable de l'intimider: Cette foule éfrénée l'obligea de se retirer.

5

1-

r

Æ

le

it

le

té

es

à

is

es

ui

IL

r-

à

ar

n-

es

ır.

e;

a-

11

n-

Le Roi fut piqué au vif de cet afront, & de retour à Verfailles il s'en occupoit, avec une amertume mélée de triftesse. Une des créatures de la Pompadour prit la parole & lui dit: qu'il ne pouvoit assès s'étoner de la déraison & de l'injustice d'un peuple, qui crioit famine, assis sur un gros tas de blé; que le pain se trouvoit à un prix très modique qu'il fixa & qu'ainfi il n'avoit pas la moindre raison de se plaindre. Le brave Marquis de Souvre, le héros de l'Histoire du fauteuil, qu'on a vu dans la première partie, ne put entendre cette contrevérité de sens froid. Il prit ses gans & son chapeau & fit semblant de gagner la porte avec précipitation. Où allés vous? lui cria le Roi. "Sire! répondit le Mar-"quis, si vous voulés me le permettre, je vais de ce pas, faire pendre mon coquin "de Maitre-d'hotel, qui me fait paier le pain une fois plus, que cer honére homme "là ne dit qu'il vaut., Cela fir rire tous ceux qui étoient présents; mais il ne sembla pourtant pas que le Roi en fut touché, ni qu'il y fit réfléxion.

00

On a yu jusqu'ici que Madame de Pompadour n'est, à tous les égards, rien moins que propre a èrre la Mairresse du Roi Peut être est-ce avec plus de droit qu'elle Mais joue la femme d'Etat? elle s'y prend à faire pitié. Les petités ruses & les petites passions ne font point les grands hommes d'Etat. Mais elle n'est pas confente de faire malheureusement la femme d'Erat, elle afecte un personage encore plus grand & plus élévé. Elle veut trancher du despote & donner à la machine politique, le mouvement qui lui plait. Hélas!... Des conseils pleins de bassesse & toujours fuivis; des changemens faits fans rime ni raison; des Ministres disgraciés, des Généraux congédies: Voila les triftes preuves qu'elle donne & de son pouvoir & de son vuide de pénérration.

Elle ne pouvoit revirer tout le système, renverfer l'ordre & ne suivre que ses phanraisies dans le remplacement dans charges, fans amener la nonchalance dans les afaires. Les personnages distingués par leur rang, leurs mérites & leur capacité furent renvoiés, ou se mirent eux mêmes à l'écart, n'ambitionant plus des emplois qu'on ne pouvoir obrenir, qu'aux infultantes conditions, de se soumettre entièrement à une femme; i) le

i, suff

la

ŀ

it it.

is so so recipe

3

femme; & à quelle femme encore? à une femme, qui, jalouse d'un honneur, auquel elle n'avoit aucun droit de prétendre, croioir toujours qu'on lui avoir manqué de respect, & ne s'occupoir qu'a couvrir sa peritesse d'une arrogance qui nétoit que plus à la mettre à découvert. Ces circonstances ne pouvoient manquer de mettre tous les emplois en d'indignes mains, & d'en revétir ces laches caractères, dont le plus grand mérite étoit de n'en avoir aucun. En efer, nul mérite nétoit reconu-& recompense, que celui d'une aveugle foumission à ses ordres. Et quel merite, bon Dieu! que celui de se conformer en tout aux impérieux caprices d'une femme, qui facrifioit & le Roi qu'elle gouvernoit, & le Roiaume qu'elle deshonoroit, aux pafsions dont elle étoit la victime!

Cela devoit nécessairement éteindre dans tous les coeurs l'amour du bien public, faire succéder au Zéle le ralentissement le plus froid, & porter le découragement dans tous les membres de l'Etat. En France, il est des miliers d'hommes, qui, dans leur enthousiasme pour l'honneur du Roi, sont toujours prets de sacrifier leur vie à l'espérance d'obtenir sa faveur. Mais ceux là meme, en leur suposant du sentiment, ne Guroi-

M

fauroient que regarder avec indiférence où avec mépris, des faveurs qu'on ne peut obtenir que par Madame de Pompadour. Les recompenses les plus grandes & les mieux méritées, doivent perdre ce qu'elles ont d'ailleurs de piquant, à passer par un tel canal. Il n'est rien de glorieux qu'elle puisse obtenir du Roi pour un auqu'elle puisse obtenir du Roi pour un au-

tre, si ce n'est la disgrace.

Il ne peut se faire, que des désordres aussi afreux & dont les Suites sunesses vivront éternellement dans les annales de la France, ne produisent une sermentation générale. Aussi la haine publique est-elle montée à un si haut degré de sureur, que, si la peste ou la famine venoient à faire sentir leur pouvoir destructeur, on ne manqueroit pas de chercher dans la Pompadour, la cause de ces redourables sléaux. Même à l'heure qu'il est, on a tout à craindre des excès du mécontentement général. C'est pour cette raison qu'on ne la voit sortir que très rarement sans une escorte, de cent cinquante ou deux cens hommes à cheval.

Pour arrèter en quelque façon le murmure, la Cour se voit reduite à recourir aux plus soibles & aux plus trisses ressources du pouvoir arbitraire, en désendant à un chacun, de parler des afaires de l'Etat.

Les

п

g

d

f

8

P

W

ıt

25

1-

r

X

1-

S

ila

n

e

٤,

1-

1-

e.

5

C

١.

ľ

Les Caffes & toutes les places publiques fourmillent d'espions privilegiés, qui sont aux gages du gouvernement. Ces mesures empéchent à la vérité le mécontentement de prendre l'essor; mais elles sont bien éloigné de l'éteindre. De la bouche elles le repoussent vers le coeur, où il aquiert toujours plus de force, à proportion de la gène qu'il y soufre, & n'atend que l'occasion de reparoitre avec plus d'audace & de fureur. Peut-ètre cette défense de parler des afaires du tems, a-t-elle pour objet de dérober à la connoissance du peuple, le mauvais état où les a mis cette mème regence, qui veut enlever à ses sujets jusqu'à la liberté de se plaindre. Mais c'est un efet qu'elle ne produira jamais. Bien loin de là. En otant au peuple la conoissance d'un mal on ne lui en ote pas le foupçon; & ce foupcon toujours habile à se former des chimères, au lieu d'un mal réel en crée mile autres qui font imaginaires.

Cependant, quoiqu'on foit parvenu à étoufer au dedans la voix dont on ne pouvoit plus entendre les lugubres crix: la force des circonstances du dehors, n'en a pas moins produit un changement favorable aux voeux de la nation. Ce changement est l'admission du Maréchal d'Etrées & du Marquis de Puisieux son beau-père, dans le Conseil du Roi. On ne peut que s'en étoner, vû la haine que Ma-

M 2

dame de Pompadour a pour eux. Mais dans des conjondures pareilles la malice & l'envie font forcées de céder au mérite. Madame de Pompadour étoit trop fidèle à ses premières maximes pour oposer de foibles obstacles à une chose nécessaire; Elle a consenti à tout. avec la meilleure grace du monde. Aparemment que les remontrances de ces braves Ministres mettront sin à toutes les dépenses inutiles qu'éxigeoient les tours fréquens, qui fe fésoient dans les Chateaux & maisons de plaisance du Roi : Le délabrement des Finances ne fauroit prèter plus de force à leurs representations, qu'elle ne leur en donne aujourd'hui: Aussi a-t. on déja commencé dans la maison roiale, à mettre tout sur un autre pié.

On a tout lieu de croire que les circonstances forceront enfin à l'épargne & que le gout de la dépense, que Madame de Pompadour sut toujours ou inspirer ou entretenir, n'aura plus désormais qu'un empire précaire sur le Roi. La folie ne sauroit prétendre à durer toujours; & rusée comme elle est, Madame de Pompadour sera nonseulement disposée à tourner à tout vent; mais elle sera encore atentive à éxaminer le cours des nuages pour être toujours prète au premier changement.

Au reste elle ne renoncera à aucun point, qu'elle ne s'en fasse le plus grand mérite possible auprès du Roi. Elle ne fera que grossir

fon

son gout pour la dépense & son penchant naturel à la prodigalité, pour rendre le sacrifice qu'elle en fait & plus brillant & plus méritoire à ses yeux. De cette façon elle viendra toujours à bout de conduire & de gouverner le Roi, par les aparences mêmes qu'elle s'en laisfe gouverner. Avec tant de fouplesse, tant de facilité à se plier à tout, il n'est pas possible qu'elle manque son but. Elle ressemble à ces plantes rampantes, qui, venant dans leur croiffance à s'acrocher à un arbre, s'entortillent autour de lui, en prenent toutes les infléxions & les courbures & lui enlévent ainsi sa nourriture, qui lui étoit destinée.

C'est ainsi qu'elle est parvenue à se soutenir, sans qu'on ait remarqué jusqu'ici aucun dechet de sa faveur. Depuis son intrigue avec la jeune Murphy, le Roi n'en a point encore eu d'autre. Il se peut bien, qu'il ait senti quelques seux passagers, qui l'ont porté de nouveau vers ses grisettes; mais outre que ce ne peut avoir été que des boutades, la chose n'est rien moins que certaine & ne peut étre d'aucune consequence

pour elle.

ns

ie

de

es

à

It,

n-

es

es

ui le

n-

e-

11-

15

é.

n-

It

ut

12

le:

35

e

-

-

.

t,

.

r

n

Puisque voilà l'Histoire de la Marquise de Pompadour, amenée jusqu'au moment où nous vivons, & que ce qu'il restera encore à dire à son sujet, est réservé au tems à venir : il ne nous reste plus pour contenter la curiosité des Lecteurs, que de donner une petite description

M 3

ption de sa personne. Pour le faire, il faut d'abord distinguer deux tems diférens: celui où la force de sa beauté sit la conquète du Roi, et celui où elle vit. àl

les

me

che

da

èti

on

ma

im

dr

no

pl

Pa

de

u

fe

la

b

d

f

la

T

ł

Il y a quinze ans qu'elle règne en qualité de Maitresse du Roi, & elle pouvoit avoir vingt trois ans, lorsqu'elle parvint enfin à atteindre un but qu'elle & sa mere disoient hautement s'être proposé. Son teint étoit naturellement très beau; & quoique sa constitution naturelle lui donnat un air trop languissant & à ses lèvres une paleur qui auroit pu éfaroucher l'imagination; dans ses yeux brilloit un feu parlant, qui animoit son visage & aidoit à former le plus agréable mélange de vivacité & de tendresse. Pour relever son coloris, ou plutot pour supléer à ce qui lui manquoit, elle se permettoit bien d'avoir recours au rouge; mais elle n'en mettoit qu'autant qu'il en faloit, pour le faire soupçoner. Ses traits étoient fins & délicats, ses cheveux chatains, sa taille de moienne grandeur & sa figure sans défaut. Rien n'étoit mieux pris que son beau buste. Elle le savoit & ne négligeoir rien de tout ce qui pouvoit donner du relief à ses charmes. Elle inventa un négligé, qui fut mis à la mode, fous le nom de robe à la Pompadour. C'étoit un habit presque fait en forme de veste turque, qui serroit le col & qu'on boutonoit au défaut du poignet. Comme il étoit adapté

aut

elui

oi,

ité

igt

re

nt

nt

u-

à

u-

n

à

té

u

e

;

t,

1

e

e

à l'élevation de la gorge & qu'il colloit sur les hanches; il sésoit paroitre tous les agrémens de sa taille en paroissant vouloir les cacher. Dans sa personne, dans son coup d'oeuil, dans ses gestes tout étoit vis et passioné. Peut être mème y avoit il de l'exces; Car, en éset, on voioit quelque chose de si hardi dans ses manières, elle se présentoit avec un air si imposant, qu'à la voir, on croioit lui entendre dire: Me voici. Cependant on reconoissoit généralement qu'elle étoit une des plus belles & des plus charmantes semmes de Paris.

Aujourd'hui, (en 1758); agée qu'elle est d'environ trente huit ans, il n'est pas ailé, de dire ce qu'est son visage. Enseveli sous une couche de blanc & de rouge de l'épaifsein d'un pouce, il est derobé entierement à la vue. Il est bien probable qu'elle a de très bonnes raisons d'imiter en ce point les Dames de la Cour, qui presque toutes se servent d'un fecret, qui couvre également & la beauté & la laideur de leurs visages. Cette sote courume. met une si ridicule ressemblance entr'elles. qu'on a bien de la peine à distinguer les physionomies, l'une de l'autre. On est au milien d'elles, comme au milieu d'un troupeau de brebis. Le rouge brille avec tant d'éclat qu'on les prendroit pour des figurantes, qui vont danser la danse des Furies. En un mot, à les voic

voir on & tenté de croire, qu'elles ne sont pas contentes d'etre chastes pour elles mèmes; mais qu'elles veulent encore inspirer la chasteté aux autres. C'est la seule raison, qu'on puisse donner de la manie, qu'elles ont de se platrer le visage, d'arreter par là l'éser de leurs traits & d'étouser dans les hommes, tout autre désir, que celui de les suir.

Le vilage de Madame de Pompadour n'est done plus capable de fixer l'attention. Pour ce qui est de sa personne mème, outre le changement, que les années ont dû y aporter, le mal dont elle a éte ataquée, y a produit une si grande maigreur, que tout apetit corporel doit nécessairement se perdre à sa vue. Ce seroit courir les risques de mourir de faim, que de s'ataquer à un morceau si décharné. Ses embrassemens ne sauroient diférer de ceux des ombres souterraines, qui atendent sur les bords du Styx la barque fatale, qui doit les traverfer. Qu'on ajoute à ce portrait fépulcral, la représentation d'un coeur embaumé de ruse; on aura le vrai objet de la pitié & du mépris, le portrait naif & sincère de la Marquise de Pompadour, telle qu'elle se présente aujourd'hui au milieu de la grandeur, des richesses

& de la faveur signalée du Roi, qu'elle

no un the a fu captiver.

Fin.